



Le feuilleton Page D3
Essais québécois Page D5

ARTS VISUELS



Le Mois de la photo Page D6
Formes Page D8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1995

L'historien et l'enquêteur

Denis Vaugeois livre le résultat de trois ans de recherches sur le mystérieux «traité de Murray»

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

Les chemins qui conduisent un chercheur vers telle ou telle recherche historique sont parfois mystérieux et souvent inattendus. Il y a cinq ans, Denis Vaugeois était bien loin de se douter que la simple mention d'un mystérieux «traité de Murray», apparemment accordé en 1760 et évoqué par des Hurons-Wendat jusque devant la Cour suprême, allait le mener vers trois ans de recherche aux ramifications presque infinies sur *La Fin des alliances franco-indiennes*.

En plus de fouiller un chapitre méconnu de notre histoire, soit l'année de luttes séparant la bataille des plaines d'Abraham en 1759 et la capitulation de Montréal en 1760, l'historien et éditeur allait se pencher sur la nature complexe des alliances entre Amérindiens et Français, l'élaboration de la Constitution de 1982 et l'attitude de Pierre Elliott Trudeau face aux revendications indiennes, l'évolution de ces revendications devant les tribunaux canadiens, les analyses de divers historiens face aux «traités» évoqués dans le cadre de ces revendications, les voyages des Hurons de Lorette en Angleterre vers 1823, l'histoire de l'imprimerie, etc. Le résultat, *La Fin des alliances franco-indiennes*, est un ouvrage atypique, aussi riche au plan méthodologique que par son contenu. Il met en parallèle des recherches historiques, juridiques et historiographiques, avec en prime un effort iconographique varié et considérable.

L'amplification d'un sauf-conduit

Toute cette besogne d'enquêteur autant que d'historien prend son origine dans la cause des frères Régent, Conrad, Georges et Hugues Sioui, du village huron de Loretteville, mis à l'amende pour avoir enfreint les règlements du parc de la Jacques-Cartier. D'apparence anodine, la cause donnera lieu à l'évocation par les frères d'un document signé par James Murray en 1760 à l'endroit de guerriers hurons de Lorette, document qu'ils tenteront de faire reconnaître comme un traité garantissant les droits ancestraux de leur nation.

Comme le précise Vaugeois, «l'incident déclencheur survient quelques jours après la proclamation de la Constitution de 1982, dont l'article 35 déclare que les traités et droits ancestraux des autochtones seront respectés. Ce n'est peut-être pas seulement une coïncidence.» L'occasion est belle, en tout cas, pour vérifier la teneur de ce nouveau texte, qui a fait taire les protestations autochtones face au rapatriement de la Constitution, l'année précédente.

Malgré la minceur du document et le fait que l'original n'aura jamais été amené devant les tribunaux (qui se contenteront d'une simple photocopie), le juge Antonio Lamer reconnaîtra, avec des réserves sur sa portée, que le document constitue bel et bien un traité. L'«arrêt Sioui», tel qu'on le nomme aujourd'hui, a fait époque. Dans sa foulée, plusieurs causes ont été mises en avant avec le «traité de Murray» comme base, mais aussi un autre mystérieux traité, celui d'Oswegatchie, dont le sort pourrait être prochainement fixé par la Cour suprême.

Intéressé depuis belle lurette aux questions amérindiennes, comme en témoignait déjà l'ouvrage *L'Indien généreux: ce que le monde doit aux Amériques*, réalisé avec Louise Côté et Louis Tardivel et publié fin 1992 au Septentrion, Denis Vaugeois plonge rapidement dans toute l'affaire, intrigué par ce mystérieux document resté inconnu des historiens. En suivant cette trace, il s'aperçoit que le document en question est un sauf-conduit que le commandant anglais James Murray

VOIR PAGE D 2 : VAUGEOIS



Julie Papineau enfin réhabilitée

Attaquant de front un genre où le «grand format» est la règle, Micheline Lachance présente un roman historique où revit tout un pan de l'histoire du Québec.

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Il était une fois, au XIX^e siècle, une bourgeoise montréalaise qui survécut à une épidémie de choléra, traversa une crise économique, pleura trois de ses enfants morts en bas âge, subit une rébellion, connut la trahison de ses amis et l'exil. Plus tard, les historiens qui se penchèrent sur elle la jugèrent au mieux capricieuse et au pire, à moitié folle. Micheline Lachance, elle, n'en croit rien et s'est employée, sur les 518 pages du *Roman de Julie Papineau*, à réhabiliter la conjointe du chef patriote.

Dans les années 50, raconte Micheline Lachance, l'historien Fernand Ouellet aurait en vain tenté de publier un livre sur Julie Papineau qu'il présentait comme une dépressive chronique, tout comme sa mère et sa fille. Devant d'aussi peu flatteuses allusions au code génétique de la famille, les trois arrière-petites-filles encore vivantes de Julie Papineau en interdirent la parution.

Il en reste une seule de ce monde, Anne Bourassa, fille d'Henri Bourassa qui a passé de longues heures avec l'auteur à raconter ce que le bouche à oreille lui avait appris de Julie Papineau.

Maintenant très âgée, Mme Bourassa n'a pas demandé à lire *Le Roman de Julie Papineau* avant publication et elle n'a d'ailleurs pas à s'inquiéter: son aïeule y fait bonne figure, dépeinte comme profondément humaine et donc, forcément, un peu compliquée. Un peu jalouse, certes, mais qui ne le serait pas avec un conjoint que la légende veut bel homme, en cavale tantôt à Londres pour revendiquer auprès des parlementaires plus de droits pour les Canadiens, tantôt à Québec pour les sessions du Parlement?

Micheline Lachance, qui a mis neuf ans avant de mettre le point final au *Roman de Julie Papineau*, sait bien que l'Histoire n'a pas retenu son héroïne. Sa vie lui a cependant donné l'étoffe d'un superbe personnage de roman. «Elle m'a intéressée à titre de témoin privilégiée de son époque et surtout pour son point de vue féminin de la rébellion», explique celle qui a déjà signé les biographies du cardinal Léger et du frère André.

En épluchant aux archives nationales les lettres de Julie, de son conjoint, de deux de ses six enfants, de son beau-père, de son voisin l'historien et maire de Montréal Jacques Viger et du patriote Wolfred Nelson, Mme Lachance



La vie de Julie Papineau donne l'étoffe d'un superbe personnage de roman.

croit avoir déterré une Julie Papineau enflammée, passionnée, qui, bien avant l'heure, avait laissé entendre à son mari que les leurs seraient peut-être obligés de prendre les armes si leurs revendications et leurs doléances, contenues dans les 92 résolutions, n'étaient pas écoutées.

Si les origines profondes du conflit sont connues — trois Canadiens tués place d'Armes en pleines élections par des soldats britanniques innocents par le gouverneur —, plusieurs inconnues demeurent. Y a-t-il eu complot pour pousser les patriotes aux armes? Louis-Joseph Papineau s'est-il sauvé comme un trouillard, abandonnant ses troupes aux mains de l'ennemi? Les historiens n'ont pas fini de débattre de la chose.

Micheline Lachance, elle, n'a pas voulu se

mêler du débat. «De toute façon, je racontais le point de vue d'une patriote, avec ses idées bien arrêtées.»

Après le succès qu'a connu son *Cardinal Léger* qui s'est vendu à 20 000 exemplaires, l'ex-directrice de *Châtelaine*, maintenant journaliste à *L'actualité*, voit grand. En entrevue, elle fera référence en passant aux *Filles de Caleb*, révélant peut-être du coup ses espoirs.

Déjà, elle songe à une suite, 518 pages ne lui ayant pas suffi pour raconter le drame des Papineau et des autres patriotes, drame qui ne s'achève pas avec le dernier coup de feu. Il y aura ensuite l'emprisonnement pour plusieurs, l'exil forcé aux États-Unis, en Australie ou aux Bermudes, l'exécution au Pied-du-Courant pour douze d'entre eux.

Pour tout dire, Micheline Lachance espère tellement écrire une suite à son *Roman de Julie Papineau* (et pourquoi ne pas le voir au petit écran) qu'elle n'a pas voulu écrire un épilogue, question de ne pas vendre la mèche. La fin de l'histoire, c'est le dictionnaire qui la raconte: Papineau amnistié en 1844, sa dissociation d'avec Louis-Hippolyte Lafontaine, etc.

Quoique la marche soit haute pour atteindre les ventes d'Arlette Cousture, *Le Roman de Julie Papineau* semble comporter les mêmes ingrédients garants du succès: une héroïne à la personnalité forte, qui a bel et bien existé, qui a goûté au bonheur dans ses jeunes années, bonheur qui lui a ensuite été dérobé. En prime, dans *Le Roman de Julie Papineau*, une des toiles historiques les plus marquantes du Québec.

Comme pour les *Filles de Caleb*, les critiques ne crieront probablement pas au chef-d'œuvre même si la brique se dévore très vite, qu'elle est bien écrite et qu'elle est de celle que l'on traîne partout.

La plus grande qualité du *Roman de Julie Papineau*, c'est d'avoir su bien allier les aspects historiques et romancés, sans jamais sacrifier l'un à l'autre. Jamais n'est-on confronté à des pages et des pages de batailles sanglantes, pour la bonne raison que Julie Papineau n'a pas assisté aux célèbres affrontements de Saint-Denis, Saint-Charles ou de Saint-Eustache.

Si le tort de l'Histoire est d'évacuer la petite histoire, le mérite du *Roman de Julie Papineau* est de révéler au grand jour celle de l'épouse du patriote malade d'inquiétude, ne sachant pas son mari vivant ou mort, celle de la mère

VOIR PAGE D 2 : PAPINEAU

ILLUSTRATION MICHEL TIFFET



Y a-t-il une vie après les baby-boomers?

LIBERTÉ 221

OCTOBRE 1995 202 PAGES 6\$

DISPONIBLE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

LIVRES

VAUGEOIS *L'équilibre des forces en Amérique du Nord dépend largement de ces alliances*

SUITE DE LA PAGE D 1

accorde à des guerriers hurons, anciens alliés des Français qui se sont soumis aux Anglais victorieux, histoire avant tout de permettre leur retour sans encombre à leur village de Lorette. On est loin d'un traité véritable, selon l'historien: Murray n'a d'ailleurs pas l'autorité pour le donner.

Denis Vaugois est donc très partagé quant à l'attitude des tribunaux dans le dossier. Autant il souligne la qualité du travail des juges, leur attention à la recherche, autant il croit qu'un certain manque de vérifications, une consultation trop sommaire d'experts qualifiés et, surtout, la volonté de réparation amenant les juges à trancher les ambiguïtés en faveur des Amérindiens ont conduit à une amplification considérable de la portée du document, avec les conséquences importantes qui en découlent.

La mise en contexte

Ce qui lui permet de faire cette affirmation, c'est un long travail de recherche sur les origines historiques des réclamations actuelles. «Je dis merci à cet épisode de 1990 pour m'avoir permis de faire la lumière sur 1760. Dans les manuels, l'histoire de la guerre de Sept Ans se termine à peu près toujours aux plaines d'Abra-

ham, avec une ou deux lignes sur Montréal. Mais il s'est tout de même passé quelque chose de fondamental en 1760: le renversement des alliances entre Européens et Indiens.»

L'équilibre des forces en Amérique du Nord dépend en effet largement de ces alliances: «Comment les Français, qui sont 65 000 au milieu du XVIII^e siècle, peuvent-ils tenir tête, sur un vaste territoire allant du Saint-Laurent au Mississippi, à un million et demi d'habitants des Treize Colonies américaines? L'explication première, c'est le réseau d'alliances indiennes. Ce sont les Français qui invitent des nations indiennes à s'installer sur des sites stratégiques comme Caughnawaga, Akwesasne ou Kanestake. Et au-delà, ils créent, à partir de ces nations voisines, une chaîne d'alliances qui s'étend loin dans le territoire.»

On peut toutefois se demander pourquoi les Français réussissent à créer autant d'alliances quand les Anglais y arrivent généralement mal, exception faite de l'alliance iroquoise. «Les Français arrivent seuls ou en petits groupes chez les Indiens, explique Vaugois. Ils pratiquent la cohabitation et ils sont peu nombreux. Les Anglais, quant à eux, coloni-

sent en groupes importants et veulent s'approprier les terres.»
Le renversement sera largement dû à un homme: William Johnson, un personnage qui fascine carrément Denis Vaugois. Et pour cause. Marchand irlandais établi près d'Albany, Johnson épouse une remarquable Iroquoise appelée Molly Brant, vit aussi bien à l'euro-péenne qu'à l'indienne, parle couramment l'iroquois et se voit même désigné par les Indiens eux-mêmes comme représentant des Anglais. Pendant la guerre de Sept Ans, il sera le grand artisan, à l'aide des alliés indiens qu'il s'est déjà constitués, de la neutralisation des nations indiennes habituellement alliées des Français, nations qui laisseront alors passer sans coup férir les armées britanniques, facteur primordial de la victoire finale de 1760.

L'entre-deux

Respectueux ami des Amérindiens, Johnson aura toutefois contribué à leur perte en mettant fin, par cette victoire, à un jeu d'équilibre qui préservait leur position géopolitique. «Tant que les deux puissances coloniales s'affrontent sur le continent, les Amérindiens

peuvent toujours négocier, menacer de changer de camp si les choses ne vont pas à leur goût. Leur importance est très grande. La diplomatie le montre, puisque les négociations euro-indiennes se font toujours suivant le protocole indien. Une fois que les Français disparaissent, l'espoir des Indiens disparaît aussi. La guerre d'indépendance américaine et, dans sa foulée, celle de 1812, permettent encore aux Indiens d'occuper une sorte de «balance du pouvoir». Après, c'est fini.»

Terminé jusqu'à nos jours, en fait. Parce que, de nos jours, les Amérindiens peuvent jouer sur un autre axe d'affrontement, celui entre le gouvernement fédéral et les provinces, en particulier le Québec. La création même des outils de réclamation offerts par la Constitution de 1982 aurait eu fort à voir avec cette dynamique. «Ils ont repris une marge de manœuvre qu'ils utilisent assez bien,» conclut Denis Vaugois. A quand le prochain renversement d'alliances?

LA FIN DES ALLIANCES FRANCO-INDIENNES

Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990
Denis Vaugois, Boréal
(en collaboration avec Septentrion), 290 pages

«Fleuron»: de poche et distingué

MARCEL JEAN

L'éditeur et imprimeur genevois Michel Slatkine est connu des bibliophiles pour ses réimpressions de livres rares. Voici maintenant qu'il s'ouvre au grand public en lançant «Fleuron», une collection de poche qui se distingue par son raffinement et son élégance à l'ancienne.

Alors que la mode est aux éditions à prix modiques, Slatkine crée une collection à prix intermédiaire (de 13,95 \$ à 17,95 \$), qui nous rappelle qu'un livre, même en format de poche, peut être un bel objet que l'on garde précieusement pendant des années. Possédant une couverture rigide, reliés pleine toile, cousus et pourvus d'un signet, les ouvrages de «Fleuron» se distinguent par leur forme des grandes collections de poche actuellement sur le marché. Ils rappellent certains ouvrages du début du siècle, et l'éditeur avoue d'ailleurs s'être inspiré de «La Guilde du livre», qu'Albert Mermoud avait lancé dans les années 30.

Quant au contenu, «Fleuron» doit compter soixante titres à la fin de l'année et on annonce la parution de six titres par mois en 1996. Les premiers choix de l'éditeur comprennent certains livres déjà bien servis par les collections existantes (*Les Fleurs du mal* de Baudelaire, les poèmes de Villon, etc), mais aussi quelques sélections plus audacieuses parce que personnelles. Je pense, par exemple, aux *Cosaques* de Tolstoï, court roman mal connu d'un des grands de la littérature russe. Je pense aussi à la sélection intitulée *Contes merveilleux chinois*, petit livre étonnant qui constitue une habile introduction au genre.

Fait curieux, «Fleuron» offre aussi une édition de l'incontestable chef-d'œuvre d'Emily Brontë *Wuthering Heights*. Cependant, alors que ce livre est connu dans toute la francophonie, et cela depuis plus d'un siècle, sous le titre *Les Hauts de Hurlevent*, l'éditeur suisse a la coquetterie de présenter la traduction de Georges-Michel Bovay sous le titre *Les Hauteurs tourmentées*. Cela me semble d'assez mauvais goût, d'autant plus que l'éditeur s'en trouve obligé de mettre le titre original entre parenthèses sur la couverture du livre pour que le lecteur s'y retrouve.

Plusieurs ouvrages publiés chez «Fleuron» sont agrémentés d'illustrations. C'est le cas, notamment, du roman de Tolstoï déjà nommé, qui profite d'une série de petits dessins vifs. Quant à *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, il est superbement illustré par le traducteur de l'œuvre, René Bour, dont le trait épuré s'inspire visiblement de Matisse et de Cocteau.

Si les premiers titres de la collection nous livraient les œuvres sans présentation, ceux sortis au cours des dernières semaines sont généralement pourvus d'un avant-propos ou d'une préface, comme par exemple *Le Livre de Job*, pour lequel on a eu la bonne idée de reproduire l'avant-propos de Voltaire.

Avec «Fleuron», l'édition de poche connaît un autre mini-boulevard. Les prochains mois nous diront si les grands éditeurs français jugent utile de réagir à l'action de Michel Slatkine. En fait, c'est le public qui décidera, car il serait étonnant que les géants ne réagissent pas s'il fallait qu'un petit Suisse grignote une trop grande part du marché.

PAPINEAU

La montée d'une passion, l'escalade de la violence et les lendemains d'une rébellion ratée

SUITE DE LA PAGE D 1

déçue de voir deux de ses enfants prendre les armes ou, tout simplement, celle la femme qui, faute d'avoir été faite homme, a dû taire ses opinions et son désir de faire bouger les choses.

Julie Papineau, dans tout le roman, sera en effet décrite comme une femme de tête, passionnée de politique, capable d'enguirlander les plus hauts placés du Bas-Canada, qu'ils soient gouverneur ou évêque.

L'auteur, par contre, appuie peut-être un peu trop la chose. Combien de fois entend-on Papineau dire des phrases du genre «Eh bien dis donc, tu n'as pas fini de me surprendre, toi...»? Un peu comme si l'auteur avait eu peur d'abandonner sa Julie Papineau au lecteur et à sa perception, voulant à tout prix lui imposer la sienne.

Pour le reste, *Le Roman de Julie Papineau* a l'avantage de permettre de suivre de l'intérieur la montée d'une passion, l'escalade de la violence et les lendemains d'une rébellion ratée. Il porte aussi à réfléchir sur ces événements qui, si justice avait été faite, seraient restés du domaine du fait divers et non sources de petites et grandes révolutions qui font l'histoire avec un grand H.

LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU
Micheline Lachance
Québec-Amérique, 518 pages, 1995



PHOTO JACQUES GRENIER
Micheline Lachance

Librairie Garneau
LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL
Vendredi le 10 novembre de 19h à 20h

JEAN LAPOINTE
dédicacera son livre
PLEURIRES
ÉDITIONS DE L'HOMME
Prix rég. 24,95 \$
Spécial 19,95 \$

1691, rue Fleury est, Montréal
• Tél.: (514) 384-9920 • Fax.: (514) 384-4377
Tous les jours de la semaine 9 h à 21 h 30

La suite du Testament

Voici, inespérées,
les confidences
de l'Abbé Pierre
sur ce qui inspire
sa vie, sa foi,
son œuvre.

Albi Rome

Découvrez les secrets d'une aventure intérieure sans pareille!

19,95\$

NOVALIS

Vous avez dit roman policier?

Librairie boulevard du crime
littérature policière
364 Sherbrooke est - 844-9775
coin St-Denis/métro Sherbrooke

VITRINE DU LIVRE JEUNESSE

CRUELLE CRUELLINA
Texte de Carole Tremblay. Illustrations de Dominique Jolin. Les 400 coups, collection Grimace, 32 pages, 1995 (Pour enfants de 5 à 8 ans)

Pour perpétuer l'esprit de la fête de l'Halloween, consacré tout entier au plaisir de la peur et à la recherche du frisson, l'album *Cruelle Cruellina* est de nature à beaucoup plaire. Deux enfants, Casimir Menhir et Ninon Carton, se laissent tenter par un trou d'égout laissé à découvert par des ouvriers. Faits prisonniers par la sorcière Cruellina dont les meubles sont fabriqués d'enfants enlevés, ils passeront un mauvais quart d'heure et utiliseront toute l'énergie qui leur reste à trouver un moyen de déguerpir. Le récit, comme tout bon récit de sorcière, est généreusement tartiné de choses puantes, rampantes et morvantes, épicé à souhait de dégueulasse et de dégoutant. Le trait de crayon de Dominique Jolin réussit cependant à maintenir une touche irrésistiblement joyeuse à travers les ombres inquiétantes et les ongles horriblement pointus de la sorcière, ce qui évite de succomber à la vraie peur «épurante» et conduit au sommet de la gamme des sensations fortes en toute sécurité. Le foisonnement de détails sordides ainsi que

l'originalité du moyen trouvé par les enfants pour s'évader captiveront à coup sûr tout en nourrissant l'imagination des lecteurs.

LA POUDRE DE MERLIN-POTVIN
Texte de Mireille Rollin. Illustrations de Philippe Germain. Héritage, coll. Échos, 74 pages (Pour enfants de 7 à 10 ans)

Dans *La Poudre de Merlin-Potvin*, l'auteure traite de la crainte que fait naître chez les jeunes, l'aspect de certaines vieilles personnes. D'abord effrayée par la réputation de sorcière de sa très vieille voisine, madame Potvin, Éloïse accepte, sur l'insistance de son père, de lui tenir compagnie. Étonnée, elle découvre en même temps sa gentillesse et ses étranges pouvoirs. Naïve et curieuse, Éloïse la questionnera sans pudeur: Es-tu vieille, toi? Les manies de son mainate apprivoisé et les coïncidences étranges ne dissiperont jamais tout à fait le doute sur ses pouvoirs de sorcière. Éloïse découvrira pourtant que la peur de ce qui est étrange fait plus de mal que l'étrange elle-même. Mini-roman plaisant à la finale imprévue.
Gisèle Desroches

L'ÉTAT DU MONDE 1996

Le seul annuaire économique et géopolitique mondial

«... de loin la meilleure publication du genre en français.»

Claude Picher, La Presse

Parce que la terre tourne

LE DEVOIR CKAC 730 Boréal
Qui m'aime me lisé.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 10 novembre de 18h à 20h
MARYSE PELLERIN
Les petites surfaces dures
Les Éditions Trois

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, Montréal
tel.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

Kino-Québec

LIVRES

LE FEUILLETON

La conviction apaisante de l'absurdité

MOI QUI N'AI PAS CONNU LES HOMMES
Jacqueline Harpman
Stock, 267 pages



ROBERT LÉVESQUE

Comme Vladimir et Estragon qui, près de leur arbre sec, attendent sans espoir la venue de Godot, ou comme Hamm et Clov qui appréhendent sans crainte la fin de la partie, et Winnie qui s'enlise gaiement dans son mamelon de terre sèche, les personnages de Jacqueline Harpman — quarante femmes encagées qui vont sortir un jour et errer sur une terre dépeuplée — sont en état de déliquescence, libres comme des esclaves abandonnées, errantes comme des bêtes sans forêt ni pré, vieillissant au sein même du désespoir.

Mais si Didi et Gogo sont des amis de longue date dans leur Vaucluse inhospitalier, qu'Hamm et Clov sont père et fils — ou maître et valet — dans leur cabane à deux fenêtres, et que Winnie a son mari qui veille derrière sa motte de terre, ces quarante prisonnières de Jacqueline Harpman ont été sélectionnées — on ne sait quand ni comment ni pourquoi — sans qu'aucun lien de parenté ou d'amitié ne les ait jamais reliées, étrangères condamnées à vivre dans une cage souterraine où elles ne peuvent jamais se dissimuler à l'autre ni au moment de dormir ni au moment de déféquer, elles survivent sous l'œil de gardiens silencieux et armés qui leur fournissent eau, légumes et viande (qu'elles font bouillir dans trois marmites), et qui leur interdisent de se toucher, et de se suicider.

Cette romancière belge, qui pu-

blie peu (9 romans en 36 ans), qui a lu Freud et Kafka, Machiavel et Camus, Aristophane et Ray Bradbury, Beckett et Borges, livre avec *Moi qui n'ai pas connu les hommes* une allégorie noire et brutale, y ménageant la suspense inhérent à ce type d'"histoire extraordinaire" tout en sachant maintenir le récit à hauteur philosophique, et, on l'aura compris, du côté de Sisyphus...

De ce roman d'anticipation qui peut s'apparenter à la forme des *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury avec l'esprit caustique de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka, Jacqueline Harpman fait un ouvrage d'accent beckettien où elle s'emploie à dépouiller l'homme (ici la femme mais c'est pareil) de son histoire et de sa mémoire même, le débarrassant des habits de convention, sentiments appris, règles établies, idées reçues, réflexes conditionnés, pour atteindre en lui, dans l'espace de l'invivable, dans la région minuscule du sacré, la conviction profonde et apaisante de l'absurdité de la condition humaine.

Ces quarante femmes réunies par un invisible despote dans un insaisissable complot, cette «assemblée

des femmes» à l'envers (chez Aristophane elles se regroupent pour obtenir la dignité, ici on les regroupe pour la leur enlever), vit depuis des années — elles n'en savent plus le nombre — dans cette cage grillagée sous étroite surveillance d'hommes qui n'ont aucun contact avec elles, géoliers muets aux activités immuables — donner à manger, surveiller, claquer du fouet s'il y a désobéissance aux règles, refiler un médicament au besoin, tuer si nécessaire — qui apparaîtront au fil du récit, et c'est l'une des richesses de la fable, comme autant de prisonniers qu'elles, dans un scénario établi une fois pour toutes, un drame immobile, une routine déshumanisante.

Jacqueline Harpman est assez virtuose pour mener ce récit dans toutes les règles de l'art romanesque. Elle a imaginé qu'une jeune fille écrit cette histoire, la seule du groupe encagé qui est arrivée là enfant, par erreur, par un incompréhensible hasard, la seule donc qui n'a pas de mémoire, ayant été arrachée tôt à ses parents dont elle n'a plus le souvenir, vivant en retrait des autres étrangères, secrète et taiseuse, ignorant des choses de la vie d'avant, mais vive et, ayant appris à compter, tenant en calculant son pouls le passage approximatif des heures et des jours. Elle écrira — lorsqu'elle saura le faire — pour témoigner de cette extinction lente de quarante femmes — elle comprise, qui mourra la dernière — dont la libération aura pris la forme d'une condamnation plus fatale encore.

Car elles sortent un bon jour de leur cage souterraine, une sirène stridente a hurlé qui a fait fuir les gardes, la porte de la cage laissée ouverte pour le passage des aliments elles ont osé quitter leur tombeau aux quarante matelas et trois marmites, monter un escalier, elles ont découvert qu'il n'y avait personne pour les retenir, et puis elles ont poussé la porte d'une guérite qui leur a ouvert le ciel (gris) et l'espace (désert) et l'errance (sans fin).

On ne saura jamais — elles ne sauront jamais — où elles sont, dans quel pays, sur quelle planète, après quelle guerre ou quel cataclysme, car les circonstances de leur capture leur échappent (elles avaient été droguées) comme leur échappent le temps où elles ont été prisonnières de la cage à l'éclairage constant, et leurs souvenirs d'antan égrenés à l'usure. Elles vont entreprendre une errance infinie, rencontrant sous leurs pas — il y a ni routes, ni saisons, il n'y a pas de faune ni de flore, que des arbres secs et des mamelons de terre stérile — d'autres guérites semblables à celle dont elles ont surgi et qui, en y pénétrant, révéleront à leur yeux d'autres cages,

aux grilles non ouvertes, où elles verront, horrifiées, d'autres assemblées de femmes, par groupe de quarante, mortes, décomposées, puantes.

Dans certaines cages ce sera des hommes, parfois les corps seront étendus sur les matelas, parfois ils seront saisis dans les poses insupportables de la détresse finale, mains tendues vers une clé inaccessible, agglomérations de misères osseuses et grises à l'image des camps de la mort. Les errantes arriveront à savoir qu'il faut tant de jours de marche pour trouver une autre guérite, un autre charnier, et dans chacun des cimetières aux quarante squelettes elles trouveront un garde-manger garni, des viandes congelées (il y a de l'électricité, c'est l'un des mystères qu'elles ne s'expliqueront jamais), des tissus pour se vêtir, survivre et continuer.



SOURCE STOCK

Jacqueline Harpman

La jeune fille une fois vieille écrira cette histoire, au bout des années d'errance où les femmes seront mortes l'une après l'autre, quand certaines auront trouvé entre elles des refuges, des tendresses, des solidarités, de l'amitié de détresse, des raisons de vivre en commun car dans cet abandon l'être humain trouve son prochain. Cette jeune fille devenue vieille — et qui n'a jamais connu les hommes — sera demeurée à cause de son aménorrhée la vierge de ce troupeau de femelles, qui aura aidé celles qui le demandaient à mourir, leur entrant un couteau dans le cœur quand elles la caressaient d'un regard entendu et d'une intimité animale.

Elle a un jour trouvé des livres, des manuels abrégés de jardinage, des traités d'astronautique, les œuvres de Shakespeare (dans un abri souterrain), et au bout du compte, seule survivante, souveraine dans sa liberté vide, atteinte d'un cancer, et puisqu'une des quarante lui avait appris l'alphabet elle écrira l'histoire qui fut la sienne et celle de 39 autres, laissant ses feuillets sur la table de son bunker en espérant que «quelqu'un recevra enfin un message de quelqu'un».

Jacqueline Harpman signe l'un des livres forts de la rentrée, un ouvrage dans lequel on puisera une fable magistrale sur l'humanité qui va, qui cherche, qui ne trouve ni le sens ni le but de sa marche car le destin — l'invisible kidnappé — a décidé pour elle.

Si l'homme sort de sa cave il y retourne — je dis l'homme car ce roman écrit par une femme et qui met en scène quarante femmes n'a rien du féminisme et tout de l'humanisme. C'est Beckett qui disait qu'on naît d'une femme pour aboutir à une tombe, et que ceux qui s'attardent entre les deux passent par les poubelles.

Apprentis chanteurs, lisez Simoneau!

L'ART DU BEL CANTO
Léopold Simoneau
Boréal, 133 pages

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Attention apprentis chanteurs: ce livre, il vous le faut, ne serait-ce que pour mieux remettre en question votre professeur de chant. Il va vous apporter une bonne dose de liberté et de confiance en soi qui parfois vous manquent cruellement et qui vous font souffrir.

Qu'y apprend-on? Tout d'abord, la facilité de chanter, le naturel du chant et les principes de base qui sont à l'origine même de l'émission. Relaxation, pose des voyelles, et production de voyelles pures. Comment, avec un peu de temps se développe l'agilité, avec beaucoup de temps se construit la puissance, comment on chante avec son corps, oui, mais aussi avec l'espace qui nous entoure.

Surtout, qu'on n'apprend pas à chanter avec de la technique, mais qu'on apprend à chanter en chantant, ce qui pour Léopold Simoneau a pour nom: faire de la musique. Oubliez les vocalises stériles et insignifiantes, les exercices ennuyeux: chantez des airs à voix portée!

Pour Simoneau, émérité entre tous, le rôle du professeur est uniquement de développer les connaissances musicales du chanteur, une fois qu'il s'est assuré que les voyelles sont pures et bien détendues dans leur émission. Le «placement dans le masque, la visualisation au dessus du crâne, le contrôle de la langue ou du larynx» ne sont que des fadaises. Il faut suivre la nature, sa nature, et lui obéir.

Chanter redevient alors ce qu'il a

toujours été depuis le début de l'humanité: un geste naturel. Adieu donc les voix forgées et à problèmes. Une vraie libération en plus d'un acte de liberté que bien des professeurs de chant ne vont pas aimer, mais qui sont tellement ancrés dans le bon sens que les bras nous en tombent!

On peut, bien sûr, ne pas toujours être d'accord avec toutes les opinions esthétiques, plutôt rares, énoncées dans ce petit bijou de livre; il n'en reste pas moins qu'une fois la voix trouvée, le professeur et l'artiste en Simoneau semblent laisser à chacun sa voie libre.

Les conseils sont toujours judicieux, les exemples de chanteurs variés et «exemplaires». Cela parle beaucoup aussi à l'amateur de chant ou d'opéra, et séduira celui qui a adoré *Le Maître de musique*. Il y sentira les arcanes du gosier s'entrebâiller devant lui, et saura mieux s'orienter devant l'évaluation de la qualité d'une voix.

Le profane et l'amateur éclairé comprendront mieux les défis à relever par les professionnels. Ceux-ci pourront y puiser des conseils (pas des trucs: l'artiste en Simoneau les détecte!) qui sauront les amener à une pleine réalisation de leur potentiel.

Il y a du fiel et du dégoût pour tous les charlatans de l'enseignement du chant dans ce livre succinct. Je parie qu'ils ne lui donneront pas la cote d'amour. Les étudiants, eux, auront tout intérêt à en digérer chaque avis. Le premier étant que le plus difficile à trouver, c'est, justement, un bon professeur. Au moins ont-ils maintenant quelques critères de jugement.

Ce livre commence à combler une terrible lacune. Souhaitons-lui une longue postérité.



JACQUELINE HARPMAN

Moi qui n'ai pas connu les hommes

roman

Stock

Marie-Claire Blais

Soifs

roman

«Avec Soifs, Marie-Claire Blais, la plus américaine de nos romancières, nous donne de cette force qui rend son œuvre universelle.»

Raymond Bertin, Voir

L'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais est publiée dans la collection «Boréal compact»

Boréal

Qui m'aime me lise.

Librairie Garneau

Samedi le 4 novembre de 14h à 16h

PAULINE VINCENT

dédicacera son livre

L'IMPOSTURE

ÉD. LIBRE EXPRESSION

Prix rég. 24,95 \$ Spécial 19,95 \$

Place Versailles 7275, rue Sherbrooke est, Montréal

Tél.: (514) 351-0350 - Fax.: (514) 351-0351

SIMON HAREL • EVA LE GRAND

Eva Le Grand KUNDERA

ou La mémoire du désir

Un essai «d'une ampleur de vue et d'une finesse d'analyse tout à fait exceptionnelles», selon le grand critique Guy Scarpetta.

240 p., 24,95 \$

Antonin Artaud Figures et portraits vertigineux

Sous la direction de Simon Harel

ANTONIN ARTAUD

Figures et portraits vertigineux

Une lecture critique de l'une des productions littéraires les plus inventives du xx^e siècle par une vingtaine de spécialistes de l'œuvre d'Artaud.

300 p., 27,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Le goût de lire
la sublime commère

J'AIME À VOUS ÉCRIRE

Roger Duchêne, *Chère Madame de Sévigné*, Collection «Découvertes», 112 pages

«J'aime à vous écrire» confesse Madame de Sévigné à sa fille, la comtesse de Grignan. De ce plaisir-là naîtra

l'une des plus passionnantes correspondances que l'on puisse lire. Née Marie de Rabutin-Chantal, cousine de Bussy-Rabutin, auteur de *L'Histoire amoureuse des Gaules*, elle est de par sa naissance à la tête de l'une des grandes fortunes de France.

Elle «était de tempérament froid», raconte Bussy-Rabutin, qui prétendait tenir cette information de son mari. Elle lui donna deux enfants puis le pria d'aller chercher son plaisir ailleurs. Ce qu'il fit allégrement, devenant l'un des amants de Ninon de Lenclos.

Madame de Sévigné devint écrivain à son insu. Les lettres qu'elle envoyait à sa fille n'étaient pas destinées à la publication. On peut donc croire que seule la séparation d'avec l'être qu'elle chérissait le plus au monde nous a valu ces inestimables bijoux que constituent ces lettres dépourvues d'apprêt.

Si elle a écrit avec une telle fidélité, c'est qu'elle ne peut converser avec

Françoise, qui a dû suivre son mari en Provence. Son goût pour l'écriture est on ne peut plus vif. Elle dira pourtant qu'«une heure de conversation vaut mieux que 50 lettres». Elle est persuadée qu'il

est des sujets qu'on n'aborde bien que de vive voix.

Quand elle écrit à Françoise, elle sait être vive et enjouée aussi bien que triste et profonde. On a pu écrire que Madame de Sévigné s'intéresse plus à la mort dans sa correspondance qu'à la vie de Cour dont elle rapporte volontiers les ragots. «La vie est trop courte, et la mort nous prend

GILLES
ARCHAMBAULT

que nous sommes encore tout pleins de nos misères et de nos bonnes intentions... Hélas! comme cette mort va courir partout et attrapant de tous côtés.»

L'amour qu'elle porte à Françoise peut parfois paraître quasi incestueux. De nombreux extraits de la correspondance sont à ce chapitre troublants. «Je vous écris avec un serrement de cœur qui me tue. Je suis incapable d'écrire à d'autres qu'à vous parce qu'il n'y a que vous qui ayez la bonté d'entrer dans mes extrêmes tendresses.»

L'essai de Roger Duchêne est curieux. Les impératifs de la collection l'exigeaient. On nous donne toutefois en une centaine de pages une documentation iconographique précieuse, des mises en situation, des précisions bibliographiques que porte un style vif et précis.

L'important dans ce genre d'entreprise est avant tout de donner le goût de lire un écrivain. Roger Duchêne y parvient sans peine. Comme introduction à l'œuvre, on ne pourrait souhaiter mieux. Je suggérerais toutefois parfaire le parcours initiatique qui mène à l'œuvre de la sublime commère en mettant la main sur le *Madame de Sévigné par elle-même* de Jean Cordelier, paru dans la collection «Ecrivains de toujours.»

Ces lectures faites, on pourra se délecter dans les trois volumes de la *Pléiade* et s'imaginer facilement que ces lettres qui nous parlent de la vie et de la mort, de l'amour et de tendresse, ont malgré tout été écrites pour être lues par des êtres émus par l'existence et pas uniquement par une comtesse mourant d'ennui dans son château en Provence.

Comment pourrait-on devenir Américain?

LE BONHEUR FRANÇAIS
Guy Sorman, Fayard
262 pages, 1995

«Comment devient-on Québécois?» La question ne supporte pas de réponse définitive, qui épuise le débat. Jacques Parizeau a crûment révélé la sienne au soir de la défaite référendaire. Il y en a bien d'autres, plus ouvertes, plus inclusives, surtout dans les jeunes générations. René Lévesque pourtant, n'était point une jeunesse au soir du 20 mai 1980. Mais, lui, avait saisi l'importance du moment (une occasion pédagogique extraordinaire, faut-il le noter), afin de rappeler qu'il y avait toutes sortes de Québécois.

Au reste, il faut se demander deux choses: l'identité peut-elle vraiment faire l'objet de l'exercice rationnel de la définition? Les seules solutions à ce problème ne sont-elles pas simplement territoriales ou individuelles? C'est-à-dire de laisser les gens d'un même territoire dire ce qu'ils ont. Car définir, c'est exclure. Surtout à une époque caractérisée par l'infinie diversité des existences et des modes de vie.

Par ailleurs, les sociétés contemporaines ne peuvent faire l'économie d'une langue commune. La communication y est même plus centrale que jamais. C'est pourquoi le combat linguistique québécois a une légitimité incontestable. Est-ce à dire qu'il faille fonder l'identité sur l'allégeance à une langue? Pas nécessairement, mais c'est chose possible, même dans un contexte libéral. Dans la mesure où cette allégeance linguistique centrale, sur un territoire, ne confisque pas entièrement les

ANTOINE
ROBITAILLE

espaces occupés par d'autres langues. Et il ne faut pas oublier qu'une langue s'acquiert; qu'une langue se perd. Elle n'est pas un aspect physique immuable. Ne peut donc en découler une logique «ethniste», voire raciste. On ne naît pas francophone ou italophone, on le devient par nécessité ou si on le désire. A savoir si l'on peut devenir Huron ou Cri, c'est une autre histoire...

Comment devient-on Français?

Dans son dernier livre, Guy Sorman tente de comprendre comment on devient Français et comment, lui, a acquis ce qui fait le «bonheur d'être français» (d'où le titre du livre), «c'est-à-dire d'être tout à la fois», écrit-il, cédant au réductionnisme.

Dans le premier chapitre, Sorman célèbre d'abord la «fusion réussie de tous les apports culturels dont notre pays a bénéficié». D'origine juive, il parle de façon convaincante de son «poly-enracinement», de sa «double appartenance» et affirme: «La France, avec les États-Unis, est le pays le plus mélangé qui soit. Les Américains en sont fiers, les Français le dissimulent, ce qui est une grande perte. Être Français, c'est toujours pluridimensionnel: on est à la fois Breton, catholique et Français, (...) ou encore

Polonais, juif et Français. Nul n'est jamais Français tout court.»

La jaquette, le premier chapitre, bref tout dans la présentation du livre, pouvait faire croire que Sorman allait approfondir cette question. Tout portait à croire qu'il allait nous livrer un essai intelligent, tranché et surtout polémique sur le sujet à la fois brûlant et éternel de l'identité.

Malheureusement, *Le Bonheur français* ne relève pas de ce genre d'essai. Sorman affirme avoir choisi de traiter de la question d'une façon inhabituelle. Mais en voulant faire neuf, notre auteur céda à la prétention d'inventer un «genre nouveau» qu'il nomma «l'autobiographie intellectuelle».

D'emblée, on n'en comprend pas vraiment la nature. Le problème, c'est qu'au terme de la lecture, on n'est pas plus avancé. La supposée création d'un «genre nouveau» consistait-elle en un prétexte pour colliger plusieurs courts textes liés entre eux de façon plus que ténue? Peut-être. Reste que le produit final s'apparente à un fouillis où l'auteur, dans de belles phrases, livre, sur les sujets les plus divers, ses idées. Aucune recherche particulière ne sous-tend ses opinions. C'est la «culture» française dans ses pires aspects: mondaine et superficielle.

Bonnes pages

Bien sûr, quand on s'appelle Guy Sorman, on ne peut écrire quelque deux cents pages sans en réussir certaines. Foncièrement libéral, c'est-à-dire, en France, en faveur de la libre entreprise, de la diminution du rôle de l'État, Sorman raconte son parcours intellectuel, qu'on peut tout de même reconstituer parmi les fragments mélangés qu'il nous présente.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le roman des questions

BAROQUE DE L'AUBE
Nicole Brossard
Éditions de l'Hexagone, 260 pages,
1995

Cybil Noland, une romancière anglaise qui rêve à sa prochaine fiction, se rend à Rimouski pour faire un livre sur la mer, en collaboration avec une océanographe nommée Occident DesRives. Elle s'y rend une semaine à l'avance pour travailler à l'histoire d'amour commencée à Los Angeles, en un certain hôtel Rafale. Pourquoi, se dit-elle, avoir donné son propre nom au personnage de la femme mûre qui a entraîné dans sa chambre la jeune violoniste de l'hôtel? Elle se souvient d'ailleurs de ce que lui a dit Nicole Brossard (eh! oui), autre romancière de langue anglaise, rencontrée à Londres, sur l'absurdité «de vouloir entrer dans le monde de la fiction en restant soi». C'était lors d'un colloque sur l'autobiographie.

C'est ainsi que l'on entre dans le récent roman de la vraie Nicole Brossard: dans la superposition et l'interaction progressives, vertigineuses, des mots et des images, des noms et des identités, des temps et des espaces. Du réel et du virtuel. De fait, le corps de corps est d'abord

JACQUES
ALLARD

celui des amoureuses du premier chapitre, fiction déjà installée dans la fiction et dont l'incipit claque comme un drapeau dans le récit qui se lève: «D'abord l'aube. Puis la femme avait joui.»

L'aube a bien ainsi sa résonance habituelle mais les connaisseurs y liront aussi le rappel du titre inaugural et sédimentaire de toute l'œuvre, *Aube à la saison*, poème paru en 1965 (Trois, éd. de l'AGEUM). Le motif dit donc l'ambition cyclique et synthétique d'une œuvre qui fête ses trente ans. Les réjouissances seront elles baroques, comme l'annonce encore le titre? Euphémisme: l'écriture

brossardienne n'a pas souvent célébré les vertus du classicisme. Mais comment oublier celles de la rigueur et de la concision qui ont toujours guidé chez elle la visée novatrice? Le baroque? Si on en a ici le goût, on en a tout autant la maîtrise.

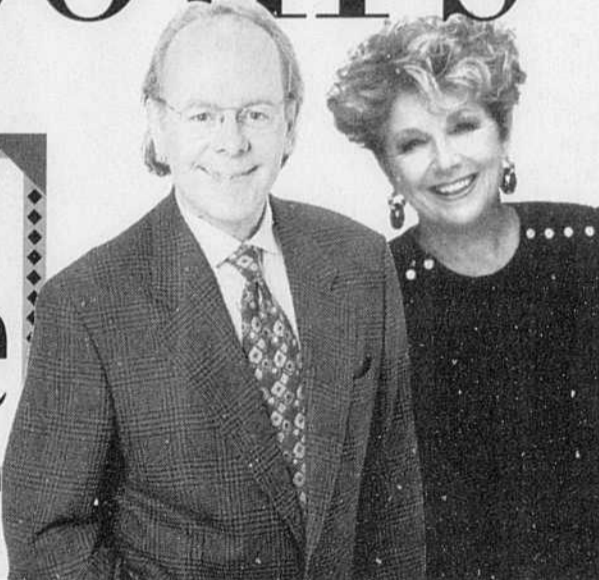
Voilà pourquoi ce nouveau roman pourrait être pour beaucoup, jusqu'à rebeller devant le défi lancé à la lecture, la porte enfin grande ouverte sur une des entreprises majeures de la littérature québécoise. C'est qu'après l'elliptique *Désert mauve* (L'Hexagone 1987), la pensée se donne ici en action, le mouvement déployant généreusement ses histoires et ses préoccupations face au monde contemporain.

Divisé en cinq parties inégales, le récit met en scène (et en pages) les questions qui teintent Cybil dans son travail d'artiste. En voici une, fondamentale: comment donner encore du sens au monde, du sens aux mots et métaphores quand la mer elle-même pourrait? Quand l'image virtuelle concurrence le réel et la fiction? Ne faut-il pas revenir toujours à l'expérience sensible, aller de nos sens (des yeux, avant tout) vers la signification? Seul l'art, répond le texte, peut revivifier le symbole perdu, réduit au pur signe, même s'il n'est peut-être qu'un baume sur les plaies du monde, en particulier: les cicatrices des femmes. Ne faut-il pas décentrer le regard porté sur le réel? La composition de l'ouvrage le dit à sa manière en situant son cœur dans l'avant-dernière partie (*Le futur dark*). Et la langue (pluralisée, traduite), n'est-elle pas la base de tout le travail à refaire, de toute la jouissance à retrouver? Attention! Langue au travail, dit toujours cette narration, parfois comme chez *Orf Evfendi* de Marcel Bélanger, en réécrivant, par exemple, une douzaine de termes (dont mystérieuse, chak un, parètre, r'ire, v'entres, laisser-râler).

Dans cet autre roman du langage (et du littéraire abondamment cité), les jeux se font ainsi moins légers ou déridants que sous la règle oulipienne chère à Jean-François Chassay (dans *Les Ponts* dont j'ai parlé la semaine dernière). On n'y trouvera pas non plus l'ampleur lyrique des *Soifs* de Marie-Claire Blais, mais une même gravité et surtout une grande force descriptive, surtout pour l'espace québécois (rimouskois, montréalais), argentin (Buenos Aires), anglais (Londres, Hyde Park) ou marin (le Saint-Laurent, les mers du Sud). Le tout bien senti, dans ce consentement indéniabie à la fiction qui fait le vrai roman.

«Écrire est un grand amour», disait Hubert Aquin (dans *Prochain épisode*). *Baroque d'aube* le redit avec conviction dans une perspective lesbienne (autotextuelle) où l'espece mâle (machiste, pornophile, violente, meurtrière ou défaite) n'a évidemment pas la cote. Cela n'aurait pas étonné l'auteur de *Neige noire* (1974). Dans ce livre baroque des questions, l'amour lui-même est sans cesse interrogé, figé, ramené au corps, comme dans la dernière ligne (le journal de Cybil): «Qu'allons-nous chercher là dans le réflexe du rapprochement?»

CONCOURS

Sous la
couverture
Dimanche à 16h

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair**

2^e prix Deux bons d'achats: ■1000\$ Chez **Champigny** ■1000\$ Chez **RENAUD-BRAY**

3^e prix Les "best-sellers" de l'année offerts par les éditeurs et remis par

LA LIBRAIRIE DU SQUARE et HERMÈS

*Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage,
Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17
Les règlements de ce concours sont disponibles au journal Le Devoir.

*Gratiosité de la librairie de la semaine:

Le Parchemin

Gagnant(e) de cette semaine:

LINE RAINVILLE

SRC Télévision

LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (Bur.) (Rés.) (Télec.)

BEST-SELLERS



Librairie du soleil

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS, Michel Tremblay, Leméac/Actes sud
2. SOIFS, Marie-Claire Blais, Boréal
3. LE CANON DES GOBELINS, Daniel Poliquin, Le Nordir
4. BAROQUE D'AUBE, Nicole Brossard, l'Hexagone

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. SECRETS DE FAMILLE, Jean-Yves Soucy, Libre Expression
2. LE QUÉBEC, UNE NATION OPPRIMÉE, François Moreau, Vents d'Ouest
3. DES COMPTES À RENDRE: LE CANADA ET LE QUÉBEC, John F. Conway, V.L.B.

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE HUSSARD SUR LE TOIT, Jean Giono, Gallimard (Coll. «Folio»)
2. SMILLA ET L'AMOUR DE LA NEIGE, Peter Hoeg, Seuil
3. LA CLASSE DE NEIGE, Emmanuel Carrère, P.O.L.
4. LE SEPTIÈME PAPHOS, Wilbur Smith, Presses de la Cité

ESSAIS ÉTRANGERS

1. JÉSUS DE SRINAGA, Gérald Messadié, Robert Laffont
2. CHE GUEVARA, Jean Cormier, Du Rocher
3. L'ALCHIMISTE, Paulo Coelho, Anne Carrière

LIVRE JEUNESSE

1. TOUTE LA BEAUTÉ DU MONDE, Jacques Savoie, La courte échelle (Coll. «Roman Jeunesse»)

LIVRE PRATIQUE

1. L'ÉTAT DU MONDE, Collectif, La Découverte/Boréal
2. ENCYCLOPÉDIE DES HERBES ET DES ÉPICES, Sélection du Reader's Digest

COUPS DE COEUR

1. UN LOUP EST UN LOUP, Michel Folco, Seuil

434 boul. St-Joseph, Hull, Québec, J8Y 3Y7, (819) 595-2414

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La littérature sans questionnement



ROBERT SALETTI

KUNDERA OU LA MÉMOIRE DU DÉSIR
Eva Le Grand, XYZ et L'Harmattan, 1995, 237 pages
LA QUESTION RACIALE ET RACISTE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS
Gévard Étienne, Balzac, «Littératures à l'essai», 1995, 216 pages

En critique littéraire non moins qu'ailleurs, on a parfois le sentiment que le dosage est tout. Que sans dosage, sans cet équilibre entre deux sensibilités, celle de l'écrivain et celle du lecteur spécialisé qu'est le critique ou l'universitaire, il y aura toujours un malentendu dont souffrira, soit parce qu'étouffée par la préciosité de l'éloge, soit parce que rendue exsangue par la lourdeur de l'analyse. *La Question raciale et raciste dans le roman québécois*, de Gévard Étienne, et *Kundera ou la mémoire du désir*, d'Eva Le Grand, sont deux ouvrages qui, le premier plus que le second, n'ont pas su éviter le panneau de la surenchère, idéologique ou verbale, et qui ont noyé le poisson littéraire dans l'eau du commentaire. Voyons un peu comment.

La question raciale oui, raciste peut-être, mais le roman, où est-il? Que le racisme soit un fait de société complexe dont les causes ne sont pas toujours évidentes, on veut bien. Que le roman n'échappe pas à la problématique raciale en général et au mouvement de répulsion et de rejet qui fonde tout racisme, on veut

encore. Que le roman québécois, en raison du colonialisme anglo-saxon, soit un bon terreau de stéréotypes raciaux, on veut toujours. Mais quand la littérature devient un prétexte à construire des analyses qui n'ont de savante que leur incompréhensibilité, on ne marche plus. Le problème de *La Question raciale et raciste dans le roman québécois*, c'est qu'après deux cents et quelques pages de remarques diverses sur le racisme et l'identité québécoise, de graphiques et de statistiques sur la fréquence d'apparition de traits morphologiques de type racial dans des textes romanesques et d'analyse «anthroposémiologique», on cherche encore vainement ce que le roman québécois a de particulier ou alors ce que la littérature dit (ou ne dit pas) à propos du racisme.

Il est pour le moins symptomatique que le dernier chapitre, intitulé «La question raciale en profondeur», traite essentiellement de politique. Je lis en particulier ceci, que ne désavouerait pas le premier ministre du Québec en disgrâce, M. Parizeau: «En ce qui concerne les groupes ethniques, les conditions requises pour leur assimilation à la société majoritaire sont loin d'être remplies à cause de la non-rationalité [sic] de la politique d'immigration canadienne. Objectivement, on peut même considérer les politiciens des partis libéral et conservateur comme les alliés objectifs des Anglais et des Américains, vu leur refus d'adhérer aux valeurs éthiques de la société québécoise.» Outre le fait que les valeurs éthiques du Québec ne sont jamais précisées dans l'ouvrage, ces phrases, choisies parmi d'autres, montrent à l'évidence que les préoccupations de M. Étienne sont tout autres que littéraires. C'est pour cela que toutes les citations tirées de romans québécois ne sont utilisées qu'à des fins anthropologiques. Elles ne sont pratiquement jamais replacées dans leur contexte. Les œuvres sont ici

charcutées au profit d'une démonstration et d'une cause. La conclusion de l'ouvrage est un appel à la neutralisation, dans n'importe quel discours, de tous les signes de haine, de rejet et de répulsion racistes. On veut bien, mais alors pourquoi n'avoir pas mis en parallèle différents discours si l'objectif était de caractériser un état de société donné?

La Question raciale... révèle donc un problème de détournement d'objet, les dimensions propres de la littérature étant reléguées aux oubliettes de l'idéologie. Ce qui permet à son auteur de lancer quelques accusations sommaires du genre: Victor-Lévy Beaulieu est l'écrivain le plus raciste de la littérature québécoise. Mais *La Question raciale...* révèle aussi des problèmes de méthode et de style. M. Étienne passe allégrement de l'anthropologie à la sémiotique et de la statistique à la linguistique, mais cette allégresse cache simplement un manque de rigueur. Qui plus est, même s'il est poète, essayiste et professeur de linguistique et de journalisme à l'Université de Moncton, son écriture est souvent aride et lourde, à la limite de l'indigeste. Quant au choix du corpus, après quatre lectures du passage explicatif (p. 46-47), je n'ai pas encore saisi comment M. Étienne est passé de 47 romans retenus à 38 étudiés, à 20 analysés, et quels sont les critères exacts qui ont permis ce tamisage.

M. Étienne, qui est d'origine haïtienne, s'y connaît visiblement en racisme. Main on a la désagréable impression qu'il en a trop fait. Comme dans le cas d'une jeune fille qui criait au viol dans le simple but d'attirer l'attention, sa voix est trop peu criarde et son «récit» trop organisé pour sonner vrai.

La littérature universelle à l'UQAM

Kundera ou la mémoire du désir n'a aucun des défauts que je viens de mentionner. Le propos est véritablement littéraire et l'écriture est relativement agréable pour un ouvrage universitaire. En fait, l'essai de Mme Eva Le Grand avait tout pour me séduire. Le peu de l'œuvre de Kundera que j'ai lu m'a séduit. L'écrivain d'origine tchèque, qui a écrit son dernier roman en français (*La Lenteur*), à l'instar des Beckett, Cioran, Ionesco, est l'un des intellectuels les plus respectés en Europe. Et aucune étude d'ensemble sur son œuvre romanesque n'avait encore vu le jour. Comme le précise Guy Scarpetta dans sa préface, Kundera est le plus souvent tiré du côté de la philosophie ou alors rapidement sacré «maître à penser». Il était probablement temps que quelqu'un s'intéresse à son art romanesque, peut-être l'un des plus importants de cette fin de siècle.

Mme Le Grand, qui enseigne à l'UQAM et qui est d'origine tchèque elle aussi si je ne m'abuse, a une formation en littérature comparée, ce qui veut dire qu'elle aime s'occuper de littérature universelle et de concepts qui transcendent les frontières nationales, comme le polyphonique et le carnavalesque (développés par Bakhtine et popularisés à l'UQAM par le regretté André Bellet). Ce qui va, soit dit en passant, à contre-courant de l'actuelle réforme du collégial qui privilégie l'histoire littéraire traditionnelle et nos racines françaises. S'intéressant en fait au cycle de sept romans qui commence avec *Risibles amours* et se termine avec *L'Immortalité*, Mme Le Grand montre que Kundera s'inscrit, par son esthétique même, dans la tradition des grands romanciers démythificateurs de leur époque, de Rabelais à Céline et de Cervantes à Kafka. Il y a dans cet essai de beaux passages sur le kitsch, la lucidité, le rire (au sens rabelaisien) et le libertinage (au sens, hérité du XVIII^e siècle, d'un érotisme qui jumelle la merde, le péché et l'excitation).

J'ai été moins convaincu, cependant, par les passages où il est question de la musicalité de l'art kundérien. Somme toute, le rapport de l'écriture romanesque à l'écriture musicale est, dans *Kundera ou...* peu théorisé et, ce qui est plus grave, expliqué dans des termes qui rappellent, m'a-t-il semblé, ce que Kundera dit lui-même de ce rapport (et en particulier de la notion de variation). Et, pour le dire brutalement, je ne crois que Mme Le Grand ait complètement évité le piège que présente l'œuvre romanesque de celui qui est aussi l'auteur d'une œuvre critique décisive et qui est peut-être l'un des meilleurs commentateurs de ses propres romans, et ce piège c'est celui de la paraphrase. Piège jusqu'à un certain point inévitable et dont nous prévient Mme Le Grand elle-même, certes, mais piège ici aggravé par une propension à l'éloge et à la manière parfois entendue dont les choses sont affirmées. Ainsi, sans plus d'explications, on lit à la page 104 que «la passion kundérienne de l'ambiguïté s'inspire de l'ambition de Novalis de fusionner le rêve avec le réel dont on trouve le premier accomplissement dans les romans de Kafka». Et voilà, la filiation universelle est établie.

Kundera ou... est au fond un essai qui s'adresse aux inconditionnels de l'œuvre du romancier qui se satisfont d'analyses quelque peu allusives ou aux spécialistes qui voudront se rassurer sur la pérennité de la grande tradition européenne du roman (notons que l'essai paraît en coédition franco-québécoise). Ici comme dans le cas de *La Question raciale...*, point de grand questionnement.

Casterman à l'heure de la bédé japonaise

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Les mangas gagnent le monde occidental. Ces bandes dessinées que les Japonais s'arrachent nous arrivent sur fond de rumeur de sexe, de violence et de «japonaiseries». La maison francophone qui les publie, Casterman, a d'ailleurs cru bon, avec raison, d'omettre la désormais célèbre invitation aux jeunes de «7 à 77 ans».

La maison française s'est associée à l'américaine DC Comics et à la japonaise Kadansha pour commercialiser ces albums qui se présentent sous la forme de longs récits en noir et blanc, de 140 à 420 pages, au format du livre de poche. Au Japon, leur popularité est telle qu'ils sont vendus en distributrices automatiques.

Les trois titres reçus, l'un écrit par un New-Yorkais (*Au nom de la famille*, de Jérôme Charyn), un autre par un Japonais (*Gon I*, de Massashi Tanaka) et un dernier par un Français (*L'Autoroute du soleil*, de Baru) se distinguent surtout par leur hétérogénéité, peut-être d'autant plus grande maintenant que les mangas ont traversé les frontières.

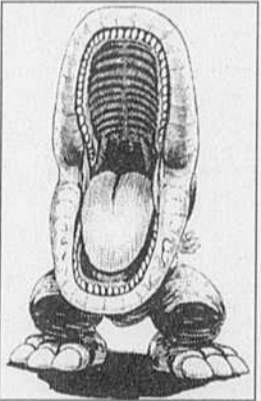
La diversité vient d'abord des clientèles visées. *Gon*, qui ressemble

à un livre d'images à peu près dénué de textes, s'adresse aux enfants encore peu aptes à déchiffrer les bulles. *Gon*, c'est un bébé tyrannosaure qui vient d'avoir un an. Il a faim, il mange, il a sommeil, il dort, écrit-on. Une petite vie tranquille, si ce n'était de ces féroces scènes de chasse dans la savane et de ces rencontres imprévisibles avec le gnu, le coyote et l'aiglon doré, croisé en plein vol celui-là, parce que bien sûr, bébé tyrannosaure sait aussi voler.

Avec son histoire mafieuse située dans le New York de 1999 étranglé par la violence, *Au nom de la famille* s'inscrit en suite logique et futuriste des romans de Jérôme Charyn publiés par la Série noire. Beaucoup de sang répandu et de balles tirées.

Mais pour le parfait trio vulgarité, sexe et violence, c'est *L'Autoroute du soleil* qu'il ne faut pas lire. Des doigts d'honneur, des filles que l'on ne voit pas autrement que nue ou étendue dans des positions très peu «B.D.», des images dessinées d'un trait de crayon assez grossier, tout cela derrière une couverture toute inoffensive qui ne laisse pas du tout prévoir ce qui se trame dessous...

Au total, la maison Manga Casterman a fait paraître six titres en septembre.



Librairie GALLIMARD

La Librairie Gallimard vous invite à rencontrer René Depestre

lors d'une discussion publique animée par la journaliste Suzanne Giguère le dimanche 5 novembre de 15h00 à 17h00 3700 boulevard Saint-Laurent

Montréal H2X 2V4
Téléphone: (514) 499-2012
Fax: (514) 499-1535
E-MAIL: libgalli@infobahnos.com

René Depestre

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913

CHOIX ET QUALITÉ

713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

ASSOCIATION DES CADRES SCOLAIRES DU QUÉBEC

Quel sort réserve le Québec à ses bibliothèques scolaires et publiques?

Vous vous inquiétez des compressions budgétaires qui mettent en péril la viabilité de nos bibliothèques à l'heure du virage vers l'autoroute de l'information? Vous croyez que cette situation critique exige des solutions immédiates?

Alors, joignez-vous aux professionnels, universitaires, décideurs scolaires et municipaux à l'occasion du colloque Ouvrons tout grands nos livres qui se tiendra à l'Hôtel Reine Elizabeth, à Montréal, les 15 et 16 novembre 1995.

Conférenciers: * Lise Bissonnette, directrice du quotidien Le Devoir * Louise Beaudoin, ministre de la Culture et des Communications * Jean Garon, ministre de l'Éducation * Jacques Panneton, directeur de la bibliothèque municipale de Montréal. - Trente-deux ateliers animés par des intervenants de 43 organismes différents, tant scolaires, municipaux qu'universitaires.

Renseignements et inscriptions: tél.: (418) 654-0014

Une initiative de l'Association des cadres scolaires du Québec avec la collaboration de huit autres organismes professionnels, scolaires et municipaux.

Champigny

POUR L'AMOUR DES LIGNES ET DE LA MUSIQUE



LA NUIT DES PRINCES CHARMANTS Ed. Lemac / Actes Sud



INSTANTS GOURMANDS Ed. Auzou



Jean Lapointe PLEURES Ed. de l'Homme



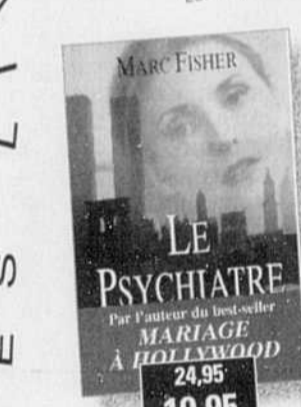
Frère Marie-Victorin FLORE LAURENTIENNE Les Presses de l'Université de Montréal



LA COURSE DESTINATION MONDE Ed. Tricycle



JEAN-YVES SOUCY «ANNÉE, CE N'EST PAS UN DIOSNE» SECRETS DE FAMILLE Ed. Libre Expression



MARC FISHER LE PSYCHIATRE Ed. Québec/Amérique



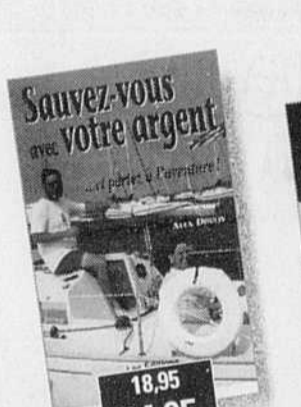
1996 AGENDA DES DÉCIDEURS 1996 Ed. Transcontinental



Og Mandino LE MAÎTRE Ed. Un monde différent



Magique Pinceau Chinois LE LIVRE ATELIER (PINCEAU CHINOIS) LE LIVRE ATELIER (MAGIQUE) Ed. HMH



SAUVEZ-VOUS AVEC VOTRE ARGENT ...et partez à l'aventure! Ed. Logiques



AGENDA QUO VADIS (MINISTRE) AGENDA QUO VADIS (ABP/1, 1jr/1page) Ed. Quo Vadis

Prix en vigueur du 2 au 12 novembre 1995

Événements

MARC-ANDRÉ POISSANT alias MARC FISHER signera son ouvrage LE PSYCHIATRE

le samedi 4 nov. de 14h à 16h au 4380 St-Denis, Montréal



Venez rencontrer les participants de la Course Destination Monde 1994-95 qui dédicaceront leur livre

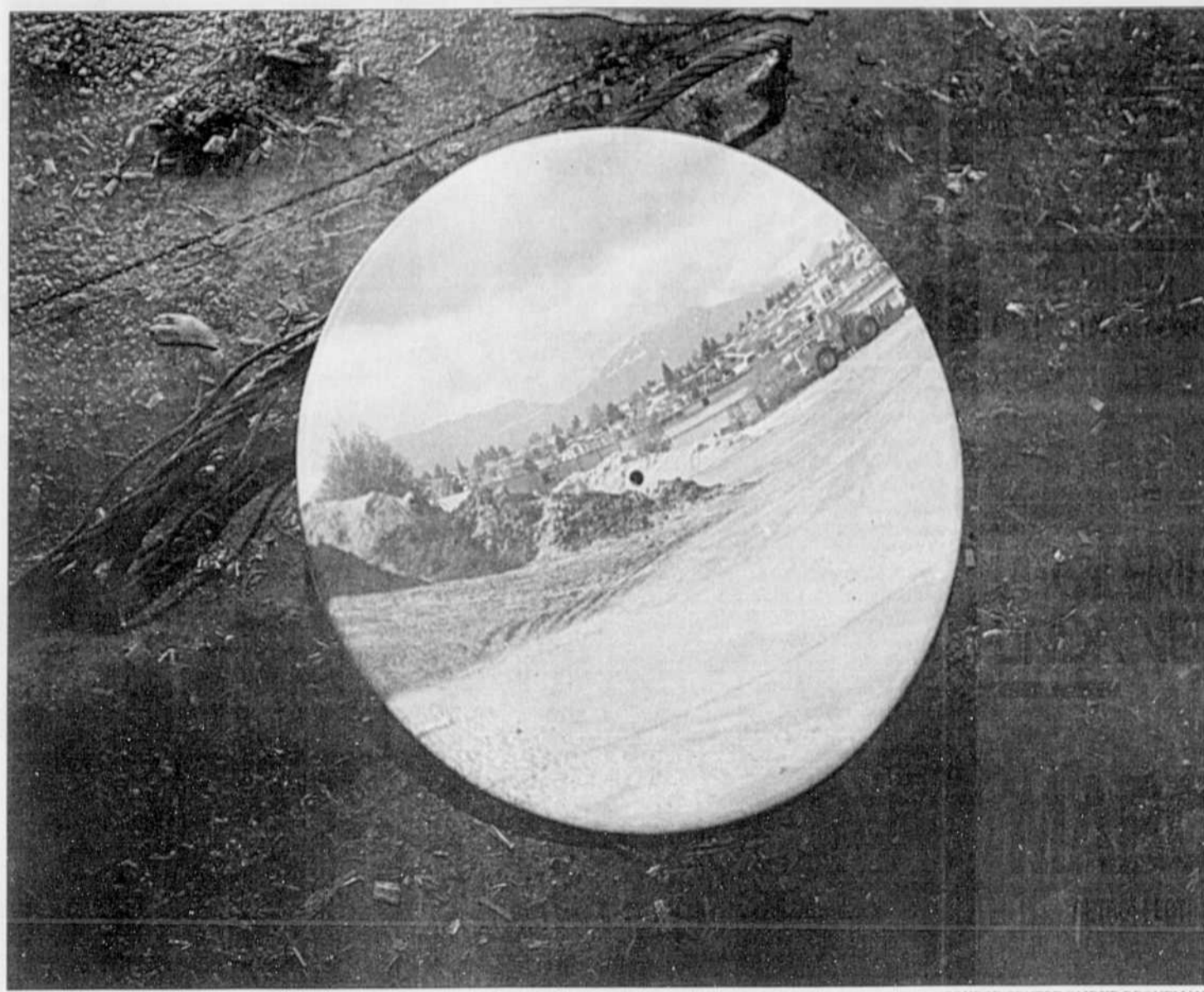
LA COURSE DESTINATION MONDE

le samedi 4 nov. de 14h à 16h au 4380 St-Denis, Montréal

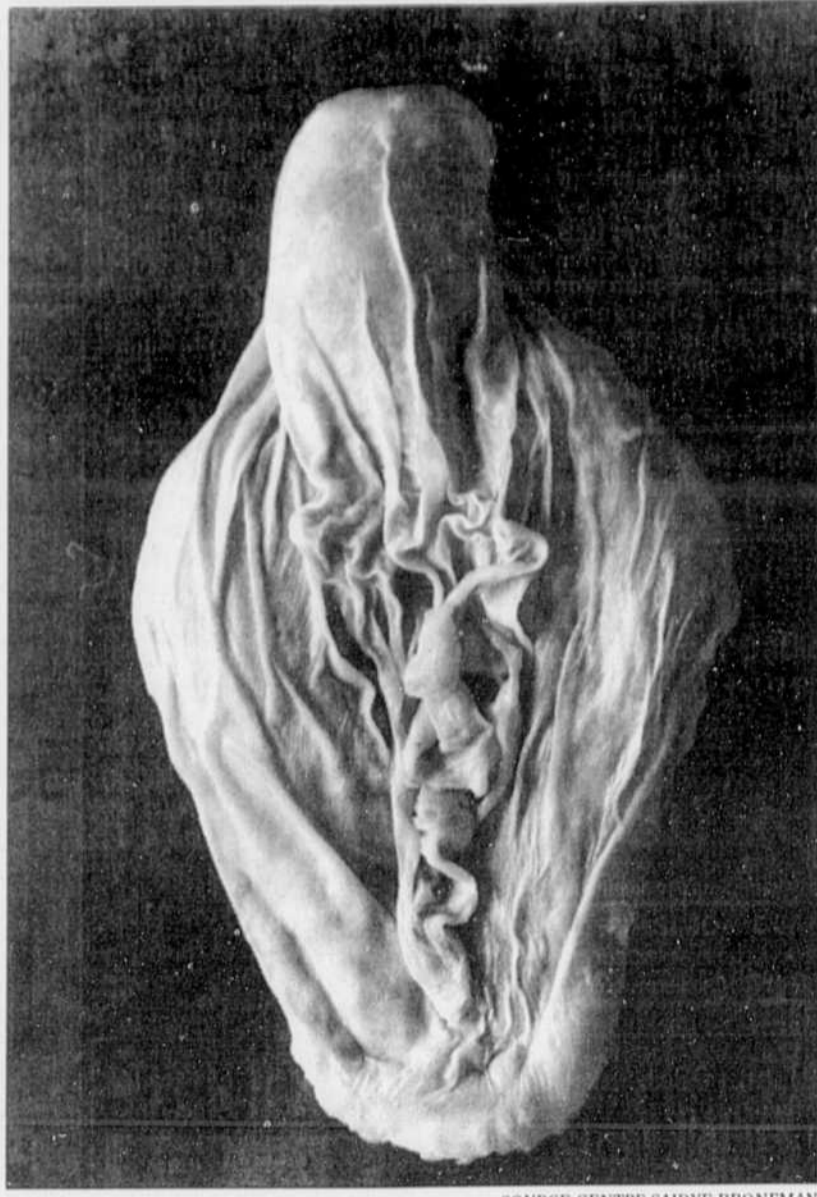
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL 844-2587 Stationnement à l'arrière Mi-Royal

CARREFOUR ANGRIGNON 365-4432 MAIL CHAMPLAIN 465-2242 CENTRE LAVAL 688-5422 371 LAURIER OUEST 277-9912

ARTS VISUELS



Une photo de Denis Farley, *Mitchell Island (Sandust and Mountains), Inside a Tent Camera Obscura, B.C.*



L'oeuvre de Mary Beth Heffernan, non titrée.

La mise en scène de l'image

JENNIFER COUËLLE

STAGING: L'IMAGE PRÉFABRIQUÉE
Galerie du Centre des arts
Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-
Sainte-Catherine
Jusqu'au 30 novembre

Comme l'un des derniers soubresauts du Mois de laphoto, qui entame ces jours-ci son troisième mois...! ?, l'exposition en cours actuellement à la Galerie du Centre

des arts Saidye Bronfman n'est pas mal du tout. À certains égards, elle est même exemplaire. Notamment, en ce qui a trait à la clarté de sa ligne directrice, un facteur essentiel pour une exposition de groupe thématique qui se tient. *Staging: l'image préfabriquée* fait preuve d'une orientation définie qui prend appui, non seulement dans un quelconque projet intellectuel, mais aussi, et surtout, dans la réalité. Celle d'un ensemble de productions artistiques distinctes dont le

recoupement thématique se vérifie depuis déjà plusieurs années. Il est ici question des procédés de mise en scène qui précèdent l'image photographique et de la saveur théâtrale qui l'imprègne.

Une initiative de l'artiste et commissaire montréalais Peter Krausz, qui fut d'ailleurs longtemps directeur de la Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman, *Staging...* nous vient après son inauguration californienne à la University Art Gallery de San Diego State University au printemps dernier. L'exposition réunit une soixantaine d'œuvres réalisées, pour la plupart, au cours des années 1980 et au début des années 1990 par les photographes québécois Evergon

(qui vit actuellement en Ontario), Denis Farley, Holly King, Lucie Lefebvre et Serge Tousignant, et les photographes californiens Jo Ann Callis, Walter Cotten, Steven De Pinto, John Divola et Mary Beth Heffernan.

Plusieurs photographes endossent toujours la tendance de l'image construite

Bien que la réunion d'artistes californiens, plus particulièrement de la Californie du sud, et d'artistes québécois soit ici circonstancielle, Krausz évoque la possibilité de liens culturels et esthétiques qui vont au-delà de la circonstance et des seuls contacts personnels. «Au Québec, où l'installation est reconnue comme une forme d'art d'envergure, la photographie — du moins une part importante — ne témoigne-t-elle pas de cette influence? De manière semblable, ne décelez-vous pas un caractère factice, théâtral ou cinématographique dans l'œuvre de plusieurs artistes californiens?», écrit-il en introduction du catalogue qui accompagne l'exposition, lequel comprend aussi un essai bien ciselé du critique d'art Sylvain Campeau. Est-ce donc suggérer qu'au Québec, la pratique

Le Mois de laphoto à Montréal

de l'installation a créé une habitude, une familiarité «contagieuse» avec les procédés de mise en scène ou leurs parents qui sont le propre de cette discipline artistique en trois dimensions? Il semblerait. Est-ce aussi entendre que la part hollywoodienne de la Californie a des ramifications qui scintillent jusque dans le milieu des arts visuels du Golden State? On n'en doute pas.

Le monde impur du factice

Quant à la tendance «préfabriquée», celle de l'image construite et scénographiée, nombreux sont les photographes, ici comme aux États-Unis, à l'avoir endossée ou à la véhiculer toujours. La sélection des exposants, explique le commissaire, fut limitée «aux artistes dont les «scénographies» fabriquées donnent lieu à une image «conventionnelle» et bidimensionnelle, sans intervention subséquente sur le négatif ou l'épreuve.» Au menu, donc, un choix relativement restreint (dix artistes) de tenants de cette alors fameuse et désormais douteuse sensibilité du faux et de la mise en scène qui, durant les années 1980, jouissait d'une remarquable popularité chez les artistes dits actuels, notamment ceux du continent nord-américain.

Si ces dix artistes ont en commun une certaine scénographie de l'image, tous ne représentent pas

des sujets qui renvoient explicitement au monde impur du factice. Tandis que l'artifice et le théâtre baroque prennent l'affiche avec les cavaliers nocturnes et les lutteurs cornus dans les épreuves Polaroid grand format d'Evergon, tandis que King, Tousignant et Callis, photographient des univers visiblement fabriqués, abstraits (Tousignant et Callis) ou fictifs (King) qui relèvent du jeu, ludique et dramatique, d'autres, comme Heffernan, avec ses viscéraux arrangements de peaux de dindes en orifices et organes génitaux, ou Divola, avec ses maisons mortes, saccagées, qui laissent entrevoir, en contraste, la continuité impénétrable d'un océan, récupèrent des débris, les «mettent en scène» pour créer des liens, des associations et un sens nouveaux.

Puis il y a les paysages industriels et désertiques de Cotten et Divola, les surprenantes «phyto-graphies» d'algues et d'organes vitaux de Lucie Lefebvre, et aussi les œuvres de Farley, singulières. Intellectuelles et autoréflexives, leur théâtre est celui des procédés, de la mise en abîme et de la prise de l'image. Au sol, dans une assiette, parfois cassée, une architecture, un lieu, sont captés. Et encore...

Quoiqu'aujourd'hui, en 1995, on soit davantage tenté par des œuvres qui puisent leur sens ailleurs que dans la seule forme ou dans l'univers de l'artifice, quoique le réalisme, sous toutes ses facettes, soit de nouveau (du moins pour certains) une qualité recherchée, *Staging...* demeure une exposition percutante, à la fois historique et actuelle, avec des productions, dans l'ensemble, solides et intelligentes. Une petite leçon éclairante sur le couple mise en scène et photographie.

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Clair
176, Bord du Lac, Pointe-Clair, 630-1234
du 28 octobre au 26 novembre 1995
du dessin au dessin par delà
la couleur et la forme
six peintres contemporains du Québec:
Marcel Barbeau, Laurent Bouchard, Giuseppe Fiore, Yvette Froment, Suzanne Joubert et Louis Pelletier
Vous êtes cordialement invités à rencontrer les artistes
L. Bouchard, G. Fiore, S. Joubert et L. Pelletier
le dimanche 5 novembre 14h
Entrée libre • Accessible par ascenseur
HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h
lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h
samedi et dimanche, de 13 h à 17 h

EXPOSITION
OEUVRES RÉCENTES
PEINTURES
**FRANCINE LABELLE
JEAN GOBEILLE
YVES DURAND**
vernissage le samedi
4 novembre de 13 h à 17 h
jusqu'au 25 novembre
ÉDIFICE BELCO LOCAL 405
372 Sainte-Catherine ouest
tél.: 278-3136
du mercredi au vendredi de 12 h à 19 h
samedi de 12 h à 17 h

Monique Bédard
Dernière semaine
GALERIE D'ART
Relais des Époques
234, rue St-Paul Ouest
Vieux-Montréal Tél.: 844-2133

ZERO ZOO
LE PEINTRE CONNU LE PLUS PROMETTEUR
QUI A REÇU LES MEILLEURES CRITIQUES
D'ART. UN "MUST".
PAYSAGES, NATURES MORTES, ABSTRAITES,
ET PERSONNAGES ZÉROZOISTES. VISITES À
SON STUDIO, LE WEEKEND DE 11 AM À 6 PM
OU SUR RENDEZ-VOUS EN SEMAINE.
3615 RUE ST-DENIS, 3^{ème} ÉTAGE, MONTRÉAL
843-7712

ART MONARO
PAULINE GAGNON
Vernissage le 5 novembre à 13 h
Jusqu'au 17 novembre
34, St-Paul O., Vieux Mtl
Tél. 849-6052

LA GALERIE
LINDA VERGE
MARCIL
RÉTROSPECTIVE
Vernissage le 5 novembre
jusqu'au 24 novembre
1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

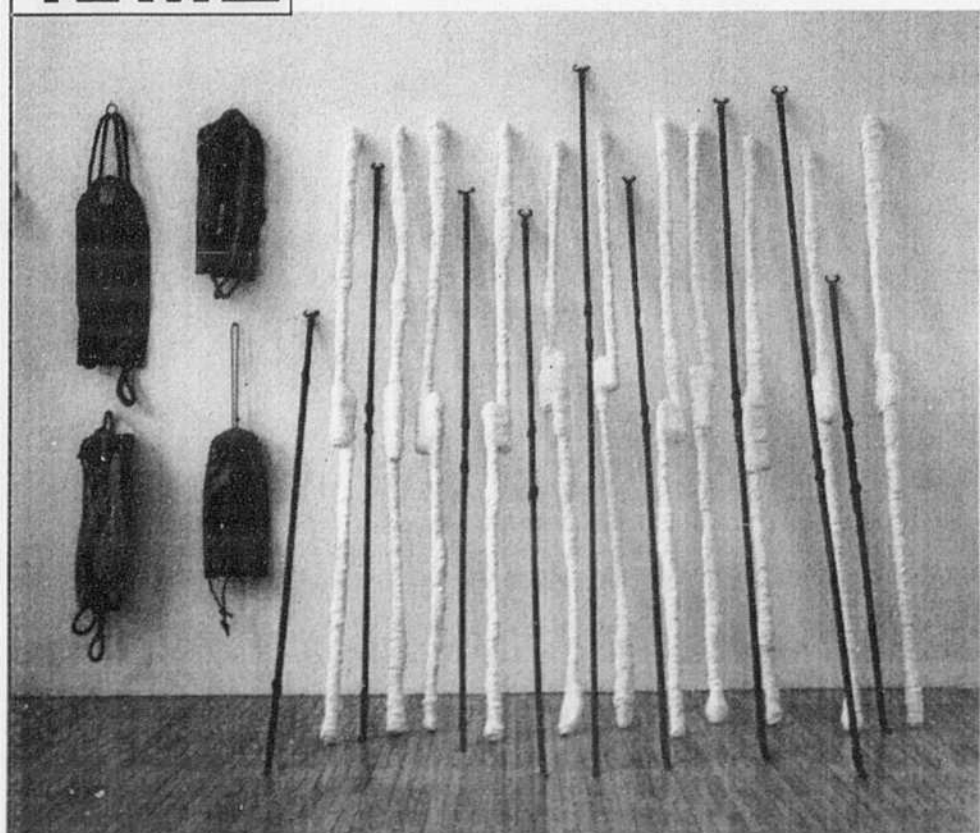
OEUVRES RÉCENTES
CHAKI
VERNISSAGE LE 4 NOVEMBRE
DE 15H À 17H
JUSQU'AU 25 NOVEMBRE
WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,
le samedi de 10 h à 17 h

marcelle
FERRON
oeuvres sur papier
1954 à 1995
exposition jusqu'au 25 novembre
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal - 849-1165
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

LES
CENT
JOURS
D'ART
TEMPORAIN

Du 28 septembre au 26 novembre 1995

IRENE F. WHITTOME
Consonance



Contredanse, 1995. Tiges métalliques, plâtre, toile, corde, bois, métal. 312,5 X 447 X 93 cm. Photo: Richard Max Tremblay.

CIAC-Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est • Du mercredi au dimanche, de midi à 19 h • Renseignements: (514) 288-0811
Conseil des arts et des lettres du Québec, Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Conseil des Arts du Canada, Service de la culture de la Ville de Montréal, ministère du Patrimoine canadien, ministère du Développement des ressources humaines du Canada, ministère de la Main-d'œuvre de la Sécurité du revenu et de la Formation professionnelle du Québec, The Gershon Iskowitz Foundation.

LE DEVOIR

BIENNALE
INTERNATIONALE
D'ART
MINIATURE
Du 18 mai au 30 juin 1996
BOIS et/ou PAPIER
Grandeur maximum: 3" X 4" (7,5 X 10 cm), 3" X 3" X 4" (7,5 X 7,5 X 10 cm) •
Catégories: Dessin, estampe, peinture, bas-relief et sculpture • Exposition-Concours avec 3 000\$ (can.) en prix •
Date limite: 1^{er} mars 1996 •

Pour règlements et inscription, contactez:
La Salle Augustin-Chénier inc. • C.P. 249 • 9 Notre-Dame-de-Lourdes
Ville-Marie, Québec • J0Z 3W0 (CANADA)
Tél.: 1-819-622-1362 • Fax: 1-819-629-3215

LES ARTS

ARTS VISUELS

Berlin et Moscou plongent dans leur tragique passé culturel

Une vaste manifestation retrace, à Berlin, l'histoire croisée des mouvements artistiques entre les deux villes dans la première moitié du siècle. Elle montre le meilleur et n'occulte pas le pire.

MOSCOU-BERLIN/BERLIN-MOSCOU

- 1900-1950

Berlinische Galerie. Du mardi au dimanche, de 10h à 20h. Fermé le lundi. Jusqu'au 7 janvier 1996

GENEVIÈVE BREERETTE
LE MONDE

Berlin — Avec ses deux mille numéros, l'exposition *Moscou-Berlin/Berlin-Moscou* ne se visite pas en un jour: prévoir deux visites, le temps d'y retourner pour comprendre mieux les articulations de cet exposé-monstre des liens culturels entre les deux villes dans la première moitié du siècle. Un parcours scrupuleusement chronologique sur deux niveaux des galeries du Martin-Gropius-Bau, bâtiment dans le goût néo-classique plus adapté au cours calme et raisonné d'une histoire de l'art digérée qu'à des confrontations entre des productions échappant aux normes de l'œuvre d'art traditionnelle. Deux constructions triangulaires, l'une rouge et l'autre noire, fracturent l'espace tranquille du bâtiment et dramatisent l'exposition. Cette mise en scène de l'architecte de l'exposition, qui n'est ni berlinoise, ni moscovite, mais californienne, ne repose évidemment pas sur rien. Son plan fait penser à un dessin de Lissitzky ou de Moholy-Nagy, ou au constructivisme, un des grands chapitres de l'exposition. C'est d'ailleurs à l'intérieur de l'espace triangulaire rouge que sont réunies leurs œuvres et celles des autres avant-gardistes de l'URSS qui, au début des années 20, sont allés porter la bonne parole à Berlin. Et c'est dans l'espace noir que sont réunis les allemands antifascistes qui sont allés chercher asile à Moscou au début des années 30.

Cela dit, ce renfort symbolique en rouge et noir, sur lequel l'œil bute toujours, paraît contradictoire avec l'esprit de l'exposition, une mise à plat dépassionnée, objective, fondée sur des documents de première main, des faits, des dates historiques qui commandent son découpage et le rassemblement des œuvres, toutes disciplines confondues. Le visiteur peut s'y perdre, mais aussi y faire de formidables découvertes dans tous les secteurs de la culture, en particulier celui de l'architecture et du théâtre, où les plans, les maquettes, les projets abondent, d'art total, sinon totalitaire.

Si le principe de l'exposition n'est pas nouveau, l'optique est différente. Différente du *Paris-Berlin* et du *Paris-Moscou* présentés il y a une dizaine d'années par le centre Georges-Pompidou, dont le parcours s'arrêtait en 1933 pour la première, en 1930 pour la seconde, et ne traitait que des avant-gardes et de la modernité. Les temps ont changé. Aujourd'hui, on va plus loin. La normalisation des échanges entre l'Est et l'Ouest, le travail mené sur les archives, l'émergence de documents le permettent. La levée des tabous aussi. L'art nazi et l'art stalinien ont déjà fait l'objet d'expositions en Allemagne et en Russie. La nouveauté de *Moscou-Berlin*, c'est de les présenter avec les avant-gardes. Pour quoi faire? La réponse n'est pas évidente. Mais on apprend beaucoup.

Échanges culturels

L'exposition s'en tient au descriptif des relations culturelles qui se sont établies entre les deux villes, en ne montrant que ce qui y a été exposé, construit, écrit. En s'appuyant sur des spectacles qui y ont été montés, des expositions qui y ont été organisées, comme celle des Russes à Berlin en 1922 qui fait découvrir l'art issu de la révolution, Gabo, Tatline, Lissitzky et beaucoup d'autres, ou son pendant, celle des Allemands qui, en 1924, présentaient notamment Otto Dix, George Grosz, Félix-Muller, et Käthe Kollwitz à Moscou. En s'appuyant aussi sur des personnalités qui ont joué un rôle clé dans



Le Musicien, de Ivan Puni

PHOTO LEMONDE

les échanges culturels. Ainsi de Herwarth Walden, éditeur, musicien, directeur de la revue *Der Sturm* (La Tempête) et de la galerie du même nom, qui, tout en défendant les expressionnistes, a introduit la culture russe à Berlin avant la Première Guerre mondiale.

Cela nous vaut quelques très grandes cimaises de peintures où l'on passe du cubo-futurisme au rayonnisme de Larionov et Gontcharova, d'une très grande *Improvisation* de Kandinsky à un grand Chagall. Et beaucoup de beaux tableaux de Nolde, Kirchner, Schmidt-Rottluff, Pechstein, que l'on peut suivre au sortir de leur primitivisme, quand, passé de Dresde à Berlin, l'expressionnisme est devenu urbain, pour virer à la critique sociale, et trouver des points de rencontre avec Dada, dont les représentants à Berlin sont plus politisés qu'ailleurs. À preuve les photomontages et les caricatures de Grosz et d'Heartfield, qui, avec Piscator et Herzfeld, comptent parmi les premiers adhérents au Parti communiste allemand, les premiers à partir en guerre contre la trop bourgeoise République de Weimar, dont la capitale a connu un formidable bouillonnement culturel au début des années 20. Où dans toutes les branches de la création, au théâtre, dans les cabarets, on brasse des idées collectivistes et tire des plans de société idéale: les architectes de talent sont là pour le faire — un Gropius par exemple, stimulé par l'exemple soviétique, dont les artistes arrivent nombreux à Berlin, premier foyer de l'art russe hors de Russie. Où s'impose le constructivisme sur fond d'agit-prop, alors que débats et querelles s'engagent entre utopistes et productivistes, partisans de l'action directe ou de l'art utilitaire, et avec ceux qui refusent d'analyser l'art en termes de classes sociales.

L'art nazi et l'art stalinien ont déjà fait l'objet d'expositions en Allemagne et en Russie. La nouveauté de *Moscou-Berlin*, c'est de les pré-

senter avec les avant-gardes.

Tout cela est évoqué, montré. Tout est dit, y compris les pressions des forces traditionalistes et académiques qui se répercutent sur la création bien avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. La section qui présente les Allemands anti-fascistes et les militants prolétariens, pourtant nombreux à Moscou, de Brecht et Piscator à Richter, en passant par Eisler, est assez mince, nourrie par des livres surtout. Les émigrés publient beaucoup, en langue allemande, plus qu'ils ne bâtissent, malgré le contingent d'architectes, souvent des anciens du Bauhaus, présents à Moscou au début des années 30, où, passés maîtres en matière d'urbanisme et de logement social, ils sont particulièrement bienvenus.

L'arrivée des Allemands à Moscou correspondait à la phase de durcissement du régime à l'égard des écrivains et des artistes, au remplacement des associations par les unions et à la proclamation de la doctrine réaliste-socialiste, qui, insidieusement, imposait le souhait de Staline d'un «art national par sa forme, socialiste par son contenu»... Meyerhold sera accusé de formalisme, et le concours pour le Palais des Soviets (auquel Le Corbusier partici-



CVARICATURE OSCAR GARVENS

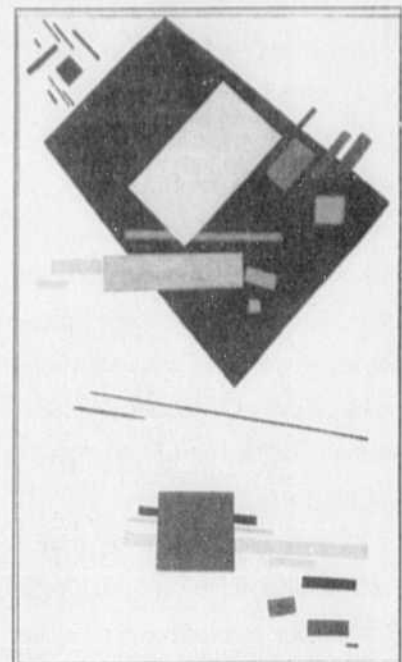
Le coup de force contre l'art moderne, ou comment Hitler a modelé l'esthétique national-socialiste

paît) remporté par un projet rétrograde: une pièce montée coiffée d'une statue de Lénine. Finalement, la plupart des écrivains et artistes qui s'étaient exilés en URSS seront considérés comme des «ennemis infiltrés», emprisonnés, envoyés dans des camps, liquidés. Ainsi de Walden...

À l'étage, où se poursuit l'exposition, un bouquet de fleurs de Tatline, un portrait déprimant de Klium par Malevitch, un paysage urbain bêtelement empâté de Sainte-Panova, une athlète superficielle de Rodtchenko, quelques travaux de Schlemmer, qui tente de garder la forme, témoignent de la déroute des avant-gardes. Schlitcher peint son allégorie du Pouvoir aveugle en 1937, justement l'année du face à face grandiloquent des pavillons soviétique et allemand à l'exposition de Paris. Celui-ci, d'Albert Speer, l'architecte préféré de Hitler, est couronné d'un aigle, celui-là de Yofan, porte haut un ouvrier et une kolkhoziennine main dans la main. C'est l'étage des plans, des maquettes et des projets mégalomaniques du Führer pour Berlin, des affiches racistes, du cinéma de propagande, des peintures exaltant la vie paysanne, ouvrière, ou militaire, des jeunes nazis rayonnants... Tout ce que l'on sait déjà sur l'art fasciste, mais plutôt à travers les livres qu'à travers les tableaux sous le nez. Le très mauvais portrait de Hitler en porte-drapeau par Hubert Lanzinger a été lacéré — c'est bien fait — il y a quelque temps, et le Musée de l'His-

toire militaire de Washington, qui l'a prêté, n'entend pas le restaurer.

La suite est plus tragique encore, avec son contingent de photos de propagande, de photos de guerre, des camps, et des plans, et des plans de reconstruction... Pour finir, non sans ironie, sur les lumières de l'Est et quelque portrait bon enfant de Staline sur un pont de Moscou par un beau matin clair et rose...



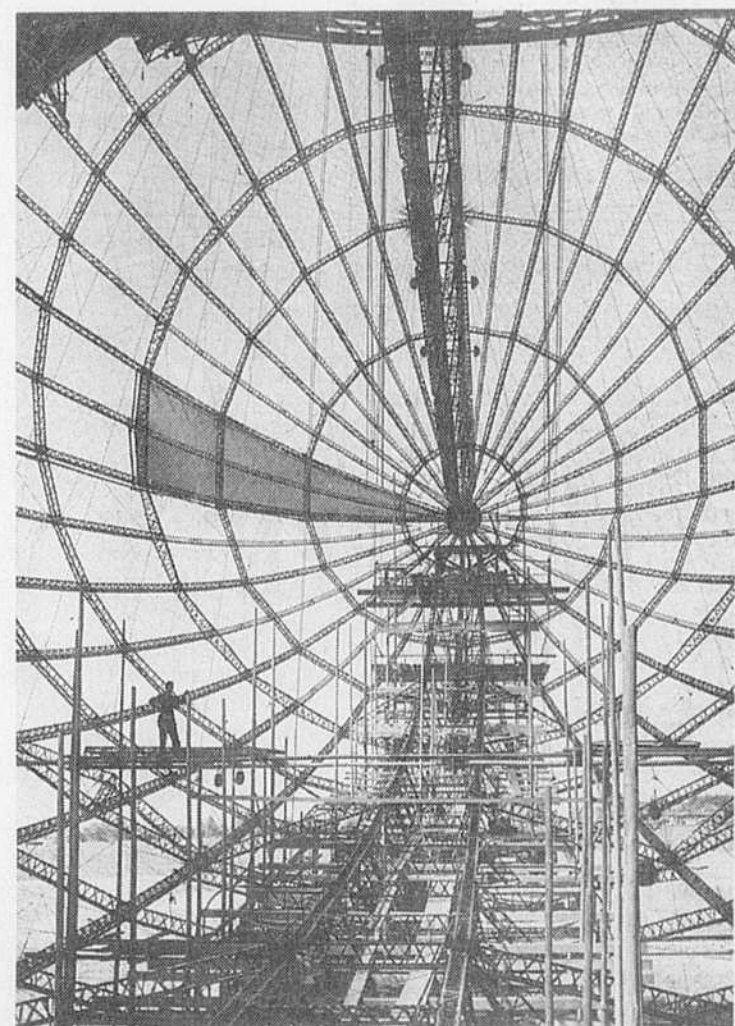
SOURCE STEDELIJK MUSEUM

Une œuvre de Kazimir Malevitch, dont certaines peintures seront exposées à la Berlinische Galerie.

ARCHITECTES DE L'IMAGE

LES PHOTOGRAPHES À L'ÂGE HÉROÏQUE DES GRANDS TRAVAUX

DU 11 OCTOBRE 1995 AU 14 JANVIER 1996



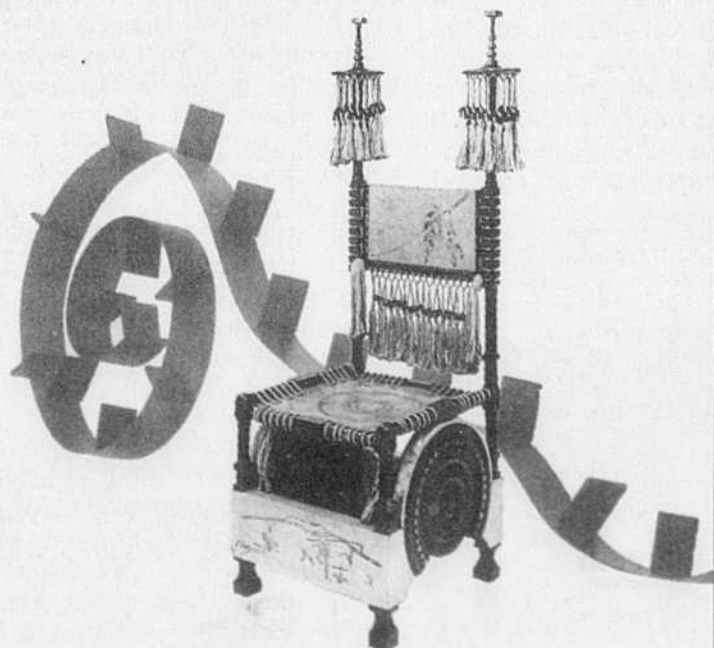
Lichtbildabteilung der Luftschiffbau Zeppelin GmbH, Côte du zeppelin Hindenburg LZ129 vu de l'intérieur de la charpente, vers 1934. Collection du CCA

CARLO BUGATTI
EXOTISME ET THÉÂTRALITÉ
DANS LE MEUBLE AU TOURNANT DU SIÈCLE

RON ARAD, PHILIPPE STARCK, ANTONIO CITTERIO
CRÉATIONS RÉCENTES POUR KARTELL.

18 octobre 1995 - 7 janvier 1996
du mercredi au dimanche/11 h - 17 h

Musée des Arts Décoratifs de Montréal
angle Pie IX et Sherbrooke
(514) 259-2575



LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL PRÉSENTE

L'Effet cinéma

Quand l'image raconte

2 EXPOSITIONS PLUS DE 30 ARTISTES

Mark Lewis, photogramme tiré de *Téo impossible Films*, 1995

PROGRAMME DOUBLE **GILLES MIHALCEAN** SCULPTURE DE L'ÉMOTION
JUSQU'AU 14 JANVIER 1996 DE 11 H À 18 H DU MARDI AU DIMANCHE DE 11 H À 21 H LE MERCREDI
MÉTRO PLACE-DES-ARTS RENSEIGNEMENTS (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

CCA

Centre Canadien d'Architecture/
Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6
Renseignements : (514) 939-7026

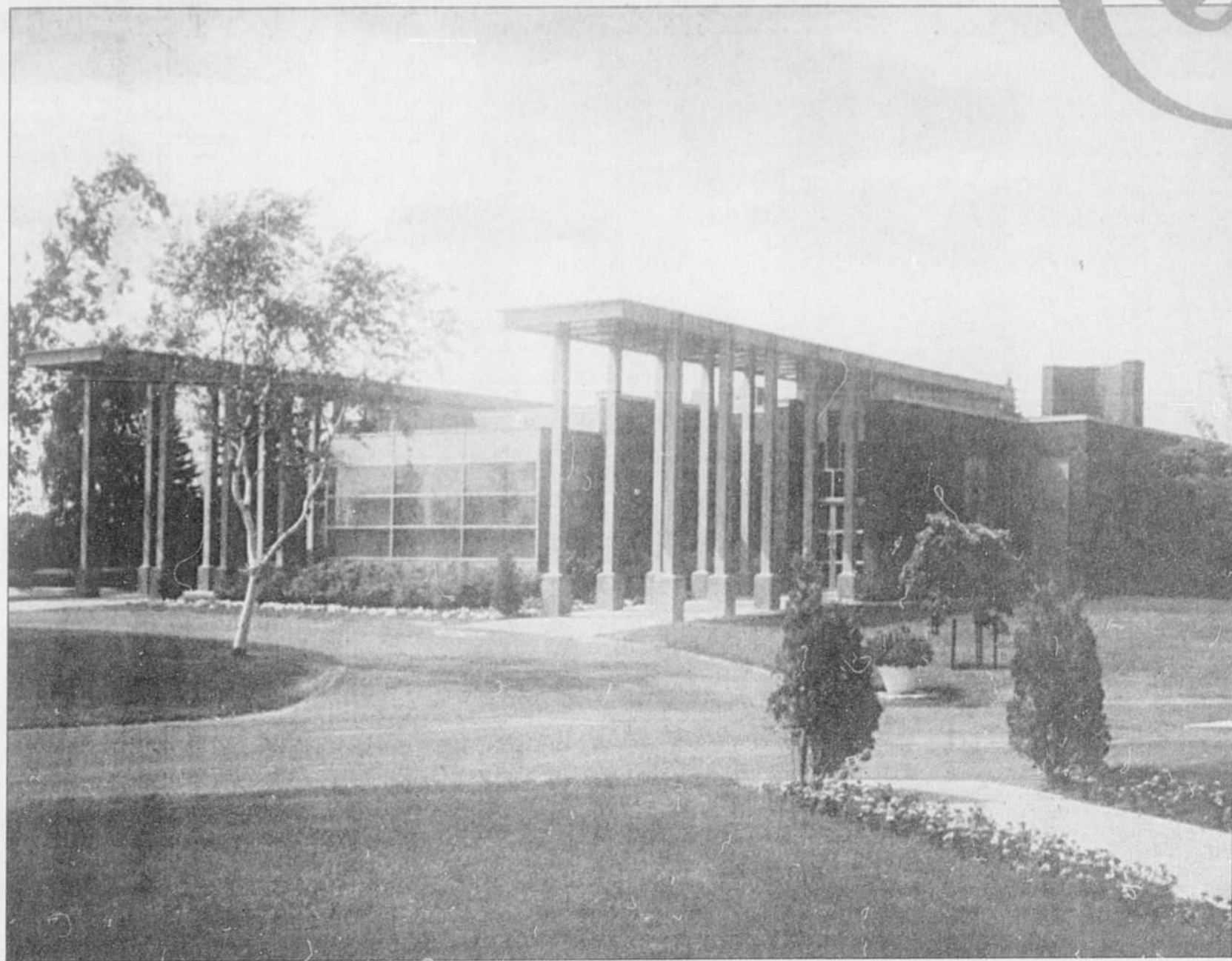
CIMETIÈRE
MARRANT

«Ce toit tranquille où marchent des colombes, entre les pins palpites, entre les tombes» écrivait Paul Valéry. Au cimetière du Mont-Royal, ce n'est pas la mer «toujours recommencée», qui inspire de vastes pensées, mais le ciel, les montagnes, l'immense ville qui s'étale au loin. Surtout dans la partie la plus élevée de Mountain View, celle que Malaka Ackaoui aménage en tant qu'architecte paysagiste (et pour laquelle elle a remporté l'an dernier un prix d'excellence en développement durable de l'ordre des urbanistes du Québec). En fait, sa zone d'intervention sera d'une soixantaine d'acres (sur un total de 165), puisque les administrateurs de ce qui est le troisième plus vieux cimetière-jardin en Amérique, un cimetière privé non confessionnel, lui ont demandé un plan directeur pour les parties «vierges», et lui laissent toute latitude.

Mme Ackaoui en a profité pour revoir en profondeur ce qu'on attend d'un tel lieu aujourd'hui et pour chercher des solutions de fond. «Le cimetière-jardin, dont le plus ancien exemple est peut-être le Père Lachaise en 1804, a été fondé sur l'idée qu'un cimetière est un lieu où l'on repose en attendant de renaître», explique-t-elle. Cette renaissance, Mme Ackaoui la conçoit avec nos conceptions écologiques modernes, à travers la nature. On n'en est pas encore, à Montréal, à favoriser l'épandage de cendres sous les arbres (une «tendance» très forte à Toronto, paraît-il), mais il faut songer désormais à gagner de l'espace, à favoriser la crémation sur l'inhumation, et enfin à créer de véritables jardins verdoyants, vibrants d'oiseaux, où l'on vient méditer et entretenir la mémoire des siens. «Cette notion de mémoire est essentielle au cimetière, c'est l'unique lieu où est conservée la trace du passage de chaque individu sur cette terre.»

Mettant ses pas avec finesse et grande sensibilité dans ceux des deux grands ordonnateurs de ce parc superbe (J. C. Sydney pour le dessin d'ensemble en 1847, et Ormiston Roy pour l'entretien pendant 60 ans), Malaka Ackaoui a imaginé une façon totalement nouvelle de disposer les tombes. À Mountain View, treize grands cercles se succèdent, dont le pourtour est planté de chênes. Avec le temps, leurs branches se rejoindront et créeront des chambres de feuilles. Au centre, une sculpture s'élève, sur laquelle est inscrite le nom des personnes dont les cendres sont enterrées sous le gazon du cercle. Charles Daudelin a signé la première œuvre. «L'intervention d'artistes permet au cimetière de témoigner de l'évolution des époques.» Le plan par cercles sera repris dans les parties destinées à l'inhumation, car il permet des plantations groupées, «ce qui est meilleur pour la pousse et l'entretien». Égyptienne d'origine, la toute vive et douce Mme Ackaoui fréquente «son» cimetière... avec l'amusement de l'urbaniste: «Les classes moyennes s'alignent comme en banlieue dans les jardins commémoratifs, les groupes ethniques se rassemblent par affinités naturelles... Tant de parallèles sont à faire entre la cité des morts et celle des vivants!»

FORMES



Le complexe funéraire de Saint-Hubert, par Marc Julien, architecte.

COMPLEXES FUNÉRAIRES

QUESTION DE VIE
OU DE MORTS

SOPHIE GIRONNAY
1953—?

Pierre Bourgie venait d'accéder à la direction de la compagnie de son père Urgel lorsqu'il rencontra par hasard, au coin d'une rue, un vieux copain de classe, Marc Julien. «Ah ben, dis donc, ça fait longtemps... Qu'est-ce que tu deviens...?» Ça tombait bien: Marc venait d'obtenir son «ordination» d'architecte et Pierre cherchait quelqu'un pour aménager en chapelle le sous-sol d'un complexe funéraire qu'il venait d'acheter. «Ce fut mon tout premier contrat», raconte Marc Julien, qui en est aujourd'hui, douze ans plus tard, à son troisième projet pour Urgel Bourgie inc. Après la chapelle dans Côte-des-Neiges, il y eut les complexes funéraires de Saint-Hubert et, tout récemment, de Mont-Royal, le plus vaste, jumelé au siège social de la compagnie dans un immense bâtiment de 200 mètres de long.

Façon plutôt lugubre de se lancer dans la profession, non? «Pas du tout, affirme Marc Julien. J'en ai profité pour me renseigner sur une foule de religions, pour lire de la philosophie et réfléchir en profondeur sur nos conceptions de la vie et de la mort. C'est le genre de défis qui vous permettent de penser à autre chose qu'à vos questions de carrière...» Rafraîchissant, en somme...

Ce n'est pas que Marc Julien s'en soit fait une spécialité. (Entre autres projets plus rigolos, lui et son associé Jacques Plante sont en train de réaliser le futur théâtre et centre de recherche de Robert Lepage à Québec, par exemple.) Mais les bâtiments funéraires posent des problèmes architecturaux bien particuliers, et rares sont les architectes d'ici qui, comme lui, ont eu l'occasion et la volonté d'y répondre par une approche personnelle et

cohérente, mûrie au fil des ans et testée sur pièces.

Pas évident, quand on y pense. La bâtisse se doit d'accueillir toute la peine de l'endeuillé, sans ficher le cafard à tout le voisinage. Elle doit être chic sans être pompeuse, funéraire sans être funèbre. Elle doit créer comme un appel vers la dimension spirituelle, tout en évitant les signes extérieurs d'appartenance religieuse. Dans les salons funéraires actuels se succèdent, d'un défunt à l'autre, des cérémonies de toutes les cultures. Certaines proscrivent la musique ou les cris quand d'autres la prescrivent, certaines bannissent la nourriture quand d'autres l'exigent, certaines prolongent les lamentations une journée durant quand d'autres expédient l'affaire en cinq sec.

Pour Marc Julien, la seule voie possible était donc d'aller à l'essence, à l'universel. Et avec le recul, il est frappant de constater combien les réflexions qui ont nourri sa première chapelle sont l'assise de toute sa démarche «mortuaire». Elle s'est, depuis, approfondie et clarifiée, sans changer de cap.

Procession

Le complexe funéraire du 5250, Côte-des-Neiges est un élégant bâtiment des années 60, dont le sous-sol était occupé par un magasin. Marc Julien a remplacé les vitrines de l'ancien commerce par un mur aveugle en briques de couleur terre, qui constitue, pour la petite bâtisse blanc-crème, une assise bien plus harmonieuse et conforme au style. À l'intérieur, sur une surface plutôt restreinte, Marc Julien, avec la fougue du débutant, tenta de caser l'ensemble de ses idées nouvellement acquises sur le sens de la vie et de la mort. Beaucoup de symboles pour un si petit espace! Les visiteurs circulent sur «l'axe de la vie», tandis que le cercueil chemine sur «l'axe de la mort», depuis la porte du laboratoire, d'où il arrive préparé, jusqu'à la porte d'où il sortira. Aux extrémités des axes, qui se croisent, les quatre éléments (eau, air, terre, feu) sont symbolisés par une fenêtre, une fontaine, ou autre détail. Et ainsi de suite.

De cette première expérience, l'architecte a gardé un principe de fonds, celui de la procession. À Saint-Hubert comme à Mont-Royal, on est frappé par les entrées, extrêmement élaborées, qui accompagnent les «pleureurs» du dehors au dedans. Des auvents très longs soutenus par des colonnes en succession ornent le parcours avec majesté. Mais cette solennité trouve son contrepoint dans le jeu multiple de décrochés et de décalages qui

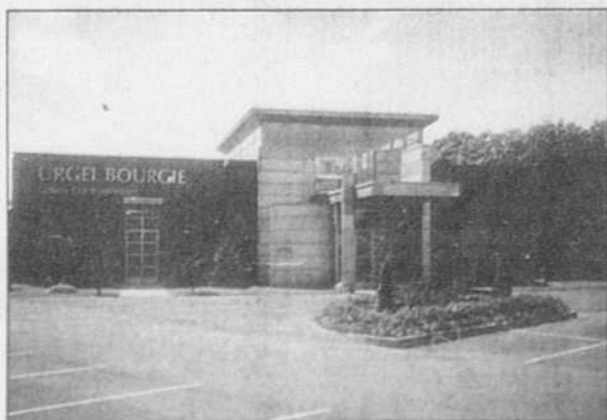
«déconstruisent» l'enveloppe extérieure. Comme si le bâtiment était un assemblage éphémère de galettes de briques: «Cela veut exprimer la fragilité de l'existence», dit M. Julien. À l'intérieur, on traverse une série de zones à usages divers (entrée, fumoir, coin salon ou coin téléphone...) qui mènent, du plus clair au plus sombre, du plus agité au plus intime, jusqu'à l'alcôve où le défunt est exposé.

Côté tristesse, côté business

Les croque-morts ne sont plus ces joyeux lurons, qui se tenaient les côtes dans Shakespeare. Ils sont devenus des hommes d'affaires, qui eux aussi veillent à leurs sous. Ce fut une autre découverte de Marc Julien au pays des ombres. Mélancoliquement, il fait le compte de ce qu'il avait rêvé de bâtir et de ce qu'il en reste, une fois passée la grande faux des économies. À Saint-Hubert, le bâtiment construit n'est que la moitié de la maquette (sans parler de l'aménagement du cimetière de 14 ha). À Mont-Royal, on a aussi rogné de partout. Comparé au tout-venant du genre, pourtant, ces complexes-là sont d'une tenue nettement supérieure.

Le siège social de Mont-Royal est le recyclage de cinq bâtiments industriels d'époques et de structures variées, intégrés maintenant dans un bel ensemble homogène de briques rouges et panneaux d'aluminium couleur champagne. Le garage des corbillards, l'entrepôt, le laboratoire, sont encadrés par les bureaux administratifs d'un côté, et par le complexe funéraire, de l'autre. Son vaste vestibule, au 1255, rue Beaumont, est sans doute, avec la chapelle, l'espace le mieux réussi. Du dehors, on remarque son toit surélevé, souligné d'une bande de fenêtres. Dedans, grâce à la montée vers le ciel qu'inspire la lumière zénithale (autre «dada» de Marc Julien) grâce au vaste et très haut volume, cette entrée côté deuil en deviendrait presque invitante, ma foi! Tandis que nous y flânonons, nez en l'air, une hôtesse accorte nous accoste: «Ah bon, c'est vous, l'architecte! Je vais noter votre nom alors; on nous le demande souvent.»

Les complexes funéraires sont pour les vivants, répète souvent Marc Julien. Ses projets, il les a conçus comme autant de lieux de méditation et de recueillement où le triste passant effectue un retour sur lui-même, s'interroge sur le sens de l'existence pour en arriver, ultimement, à lui rendre hommage. «Ils sont des célébrations de la vie.»



Urgel Bourgie inc., par Les architectes Plante et Julien.

LA TÉLÉ DU WEEK-END

SAMEDI
CE SOIR
NE MANQUEZ PAS

OPTION ÉDUCATION

Françoise Guénette s'intéresse à l'importance de l'histoire dans une démocratie. Le metteur en scène Wajdi Mouawad et l'auteur Pierre Godin sont parmi les invités.
Radio-Québec, 13h

MAGIE SUR GLACE

De Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, présentation de la deuxième épreuve du circuit Grand Prix de l'Union internationale de patinage. Josée Chouinard y sera.
TVA, 14h

SIMPLEMENT LA VIE

Trois sujets prometteurs: des témoignages de millionnaires de Loto-Québec, la troisième grosse d'une femme hantée par deux grossesses malheureuses et le mariage en grande pompe de Sylvie et Yvan.
Radio-Canada, 17h30

RAISON PASSION

Denise Bombardier interviewe Joe Clark.
Radio-Canada, 18h20

HELP THE WAR CHILD

L'émission nous conduit dans les coulisses de l'enregistrement d'un disque dont les profits de vente sont allés aux enfants de Bosnie. Paul McCartney est entouré d'une imposante brochette de musiciens.
Musique Plus, 20h



PAULE DES RIVIÈRES

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
RC	2 (2) 4 (3)	Autostop	Perfecto	Simplement, la vie	Le Téléjournal	Raison Passion / Joe Clark (18:20)	L'Enfer c'est nous autres	Hockey / Canadiens - Bruins				Le Téléjournal	Nouvelles du sport (22:20)	Cinéma / MERVEILLEUSE ANGÉLIQUE (5) avec Michèle Mercier, Claude Giraud (22:50)	
TVA	4 (4) 6 (6)	Vidéo rock détente	Fleurs et Jardins / Plantas d'intérieur à fleurs; achat d'outils...	L'Arche de Noé	Le TVA	Cinéma / LE RETOUR DE BATMAN (3) avec Michael Keaton, Danny DeVito								Le TVA & le TVA Sports / Loteries (23:44)	
RQ	15 (17) 24 (30) 46	Garfield	La Légende de Croc Blanc	Spirou	L'Étalon noir	Omni Science	Droit de parole	Avec un grand A / La Mouche et les deux carrés de sucre	Janette...tout court / Les Joueurs					Cinéma / CAMILLE CLAUDEL (3) avec I. Adjani, G. Depardieu	
TQS	2 (4) 16 (30) 35 (49)	Pub	Passion plein air	Le Grand Journal	Cinéma / LE MONDE SELON WAYNE (6) avec Mike Myers, Dana Carvey			Sonia Benezra / Normand Brathwaite et sa fille, Luce Dufault, Dan Bigras, Mike Bossy	Cinéma / LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (3) avec Harrison Ford, Karen Allen				Grand Journal (23:29)	Plein Air (23:59)	
CBC	5 (6)	Football LCF / Tiger-Cats - Stampeders (16:00)				Busy Bodies	Hockey / Bruins - Canadiens							Hockey / Flames - Canucks	
ABC	8 (13)	SunLife Skate Canada (15:00)	Wine &... Championship Wrestling	Jeopardy!	Newsline	Regional...	Wheel of...	E. Now	Dr. Quinn, Medecin Woman	SunLife Skate Canada				CTV News	Nightline
NBC	12	Football universitaire / Syracuse - Virginia Tech (15:30)					Star Trek: Deep Space Nine	Star Trek: Voyager						News	Tales from...
CBS	3 (8)	CBS Sports (16:00)					Wheel of...	Jeopardy!	Jeff Foxworthy	Maybe this Time	Before They Were Stars	Planet Hollywood Comes Home		News	Pub
PBS	5 (10)	Football NCAA (13:30)	Basketball / Hoop It Up!				Home Improv.		JAG		John Larroquette	Home Court	Sisters		Hercules
ONT	33 (57)	Marcia Adams' Graham Kerr's	Frug. Gourmet	The Lawrence Welk Show			Austin City Limits	Keeping Up... May to Dec.	Great Journeys		Red Green...	Fawly Towers	Austin City Limits		
NBC	6 (24)	Cryptkeeper	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	...Wilderness	Danger Bay	JAG	Ready or Not	Madison	Red Green	Heart of...	Global News	Saturday Night	
CBS	12 (13)	World Curling Tour (16:00)					NHL Sat. Night	Porsche Cup	World Curling Tour		Soccer with Graham Leggat / Manchester United - Middlesbrough		Sports 30	Monde du...	
PBS	12 (13)	Football LCF / Tiger-Cats - Stampeders (16:00)					Sports 30	Triathlon ITU 1995	La Boxe Top Rank		Superstars WWF		Sports 30	Monde du...	
NBC	12 (13)	Vins et...	Journal suisse	Visions / Corr.	Thalassa		Journal FR2	Faites la fête			Diane Dufresne	Météo / Jnl	Visions...	Géo. (23:15)	
CBS	12 (13)	Ma sorcière...	Shlak	Studio techno	Radio enfer	Hartley... / Studio (19:15)	Ciel d'Afrique								
PBS	12 (13)	Musique vidéo (13:00)	VoxPop	Perfecto	Fax	Cimetière CD	ConcertPlus / Help - War Child	Musique vidéo	Bouge de là				BlackOut		
NBC	12 (13)	VideoF. (14:30)	R.S.V.P.	SuperHitVideo	The Tube	Spotlight	Start Me Up		The Big Ticket: Blur: Showtime	VideoF. (22:35)	The Tube	Spotlight			
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
PBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
NBC	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
CBS	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
PBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va la vie		Forrest Gump		Chute libre (23:25)				
NBC	12 (13)	Woody Wood, Yogi Bear	Rocko's Life	Spider-Man	Captain Power	Goosebumps	Are You Afraid	Cinéma / THE DREAMER OF OZ (4) avec John Ritter	Neon Rider		Snowy River: McGregor Saga				
CBS	12 (13)	Le Dernier Contrat (16:20)		Louis 19, le roi des ondes (17:55)			Au train où va								

